JÉROME DOUCET

LES FIANÇÉES MERVEILLEUSES.



HACHETTE & Cie. PARIS

Doucet
Fiancées merveilleuses

LES FIANCÉES MERVEILLEUSES

DU MÊME AUTEUR

CONTES

Illustrations de J. Conrad

(Bibliothèque des Écoles et des Familles)

o o o

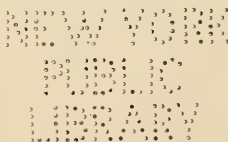
LES DOUZE FILLES DE LA REINE MAB

Illustrations de Henri Morin

JÉRÔME DOUCET

LES FIANCÉES MERVEILLEUSES

ILLUSTRATIONS DE
FÉLIX LORIOUX



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEV. St-GERMAIN, 79
PARIS

A LUCETTE DESCAVES

Il y avait une fois... ma chère Lucette... deux hommes que guidait la passion des beaux livres; ils se rencontrèrent donc, un jour, devant une bibliothèque et leurs deux mains droites se croisèrent sur le dos d'un même volume.

Depuis lors elles demeurèrent serrées par une forte et douce amitié et comme l'une de ces mains est justement celle qui vous prodigue de paternelles caresses tandis que l'autre écrivit ces contes, j'ai tenu à inscrire votre nom en tête de cet ouvrage.

Laissez-moi vous dire encore, par expérience, que si merveilleuses que puissent être les noces de ce volume, plus merveilleux encore est le bonheur que le mariage apporte aux époux de ce monde; vous le verrez quand sonnera pour vous cette heure bénie.

Amitié — Affection. Oh! les deux plus merveil-

leuses fées. — Elles nous donnent la joie, nous préservent du malheur. Qu'elles soient toujours à vos côtés, ma chère Lucette, comme à ceux de mes autres petites amies, c'est le vœu que je forme au seuil de ce livre de féeries où les souhaits sont de rigueur.

J. D.

29 Avril 1916.

PIMPERNELLE ET FANTOCHE

Pour Mlle Germaine Mallet.



E roi Marck adorait les roses. Dans le parc immense entourant le palais, des roses en massifs fleurissaient à l'envi, roses de toutes couleurs, roses de tous parfums, toutes les roses que nous connaissons et toutes celles aussi que nous ignorons encore, puisque le roi Marck vivait au temps des fées, dont les fabuleuses merveilles ne nous réapparaissent que peu à peu, parcimonieusement.

Pour cultiver ses roses, le roi Marck avait fait venir un savant horticulteur de Chiraz, la ville des roses, Sim-Slimé; il l'avait nommé Ministre de l'Agriculture et des Fleurs, puis bien vite Président de son Conseil.

A ce conseil, au grand scandale et mépris du Ministre des guerrés et de celui des finances, le premier couvert de son armure damasquinée et le second tout

habillé de soie, Sim-Slimé venait simplement vêtu de toile bleue, coiffé de son bonnet persan qui lui donnait des airs de bon magicien.

Sorcier? Au fait, Sim-Slimé ne l'était-il point pour apporter tous les ans, au Conseil, à la lune de juin, une rose nouvelle, et non une petite fleur torturée et singulière, mais une grosse botte, une lourde gerbe, une odorante brassée.

« Sire, flairez cet arome! admirez cette nuance! »

Le roi Marck admirait et respirait, humait et s'extasiait. Etait-ce beau! Et il n'écoutait plus que d'une oreille trop distraite les rapports de ses deux autres Ministres. Ils lui pouvaient annoncer les plus fastidieuses nouvelles, les faits les plus pénibles, le roi Marck hochait la tête : « Charmant... Parfait... » C'était aux fleurs qu'il songeait.

Le roi Marck avait un fils, le prince Karl, beau, robuste, courageux, franc comme l'or, fier comme un lis, et Sim-Slimé avait une fille, Pimpernelle, douce, jolie et sage, avec des cheveux de blé, des yeux de pervenche, des lèvres de coquelicot, des joues de rose, le rose de Chiraz, ainsi qu'il seyait à merveille à la fille du Ministre de l'Agriculture et des Fleurs — des Fleurs particulièrement.

Camarades d'enfance, Pimpernelle et Karl s'étaient prêtés poupée et soldats de plomb, avaient échangé des bonbons, puis un jour s'étaient promis, quand le temps serait venu, d'être mari et femme.

Le roi Marck et Sim-Slimé s'étaient aussi promis ce mariage qui alliait à ravir la plus jolie rose de Chiraz au plus vaillant lis du royaume.



Mais ils avaient compté sans le sort aventureux, les fées malveillantes et les génies malfaisants.

Le roi Marck, à trop s'occuper de ses roses, et son Ministre Sim-Slimé, à le trop suivre dans ce sentier, avaient négligé l'agriculture, les finances et l'armée.

Un été de sécheresse, après un printemps froid, ce fut un désastre pour les récoltes.

Les paysans ne purent récolter les grains, le Ministre des finances ne put ramasser la dîme et le Ministre des guerres n'eut pas de quoi payer la solde des armées. Et les armées abandonnèrent le roi.

Affolés, les deux Ministres prirent le roi, chacun par un bras, qui à droite, qui à gauche, et lui montrèrent brutalement qu'il n'était pas sur un lit de roses.

Le monarque fut atterré : « Que faire ? » s'écria-t-il.

Le Ministre des finances alors répondit :

« Sire, votre voisin, Baudruche, roi du pays des Pantins, ne demande qu'à nous ouvrir ses coffres.

— Eh bien, tout est sauvé.

— Mais, en retour, il demande que le prince Karl épouse sa fille.

— Impossible, il est le fiancé de Pimpernelle.

— Eh bien, interrompit le Ministre des guerres, que M. Sim-Slimé, le père de cette demoiselle, paye les troupes avec les feuilles de ses roses, changées en écus sonnants, car voici que j'entends la fanfare qui précède Baudruche, roi du pays des Pantins, venu avec sa fille et son escorte pour conclure cette affaire. »

Le roi Baudruche arrivait en effet avec sa fille, la princesse Fantoche, et son armée, musique en tête.

Quand le roi vit la princesse, il fit la grimace. Maigrichonne, petite, prétentieuse, la figure mince, noiraude, nasillante et pédante, maniérée, artificielle, sotte, Fantoche souriait au prince qui la trouvait plus ridicule encore.

« Dites-moi, mon cousin, fit Baudruche sans préambule, gonflé d'orgueil et sûr de son fait, à quand la noce ?

— Jamais! » ne put s'empêcher de crier le roi Marck.

Le prince Karl faisait écho : « Jamais! »

Baudruche fit une fort laide grimace; froissé, vexé, il lança un ordre aux soldats de sa suite; le prince Karl se vit entouré, prisonnier, et comme sa garde avait déserté, on l'emmena sans défense au palais de Baudruche.

Pimpernelle apprit aussitôt le malheur, les projets de Fantoche, l'enlèvement de son fiancé; elle se mit d'abord à pleurer tant et tant qu'elle mouilla tous ses jolis petits mouchoirs de linon trop fin, trop garnis de dentelle pour un si gros chagrin, si bien que force lui fut pour sécher ses beaux yeux, de prendre en un tiroir de son chiffonnier un grand morceau de toile blanche.


FÉLIX LORIOUX

Ce morceau de toile enveloppait par précaution contre la poussière la poupée de Pimpernelle.

En le développant, Pimpernelle retrouva sa petite compagne de jeunesse, encore si proche, et, dans sa peine, ayant besoin de soulager son cœur si gros, elle la prit pour confidente et lui causa comme naguère.

« Ah, Javotte, ma fille, ma pauvre Javotte, que j'ai de peine! Tu ne peux me comprendre, me plaindre, ni me consoler; Javotte, Javotte, j'en vais mourir! »

Mais, stupéfaite, Pimpernelle vit soudain Javotte se dresser, haute et grande sur ses petites jambes, battre de la prunelle, remuer les lèvres et parler :

« Mais si, Pimpernelle, je puis t'aider en cette aventure; Fantoche n'est qu'une sotte marionnette sur une terre de convention où je suis dans mon élément. Conduis-moi bien vite à l'appartement du prince Karl. »

Javotte et Pimpernelle, main dessus, main dessous, sont vite arrivées au logis du prince.

« Ouvre ce tiroir, donne-moi cette boîte. Patience. »

Javotte à pas menus, mais si rapides, de ses petits petons de bois, plic, ploc, sur la route se hâte; elle arrive au royaume de Baudruche.

La sentinelle au pont-levis la dévisage, il lui voit une figure de porcelaine, des yeux de verre, des cheveux de soie, des mains de carton, il la laisse passer.

Javotte va droit à la salle des fêtes où se donne le grand banquet des fiançailles. Toute la cour est là, foule bigarrée, pantins de toutes sortes, Polichinelles, Pierrots, Arlequins, ainsi qu'il convient chez un roi qui s'appelle Baudruche, et une princesse qui se nomme Fantoche!

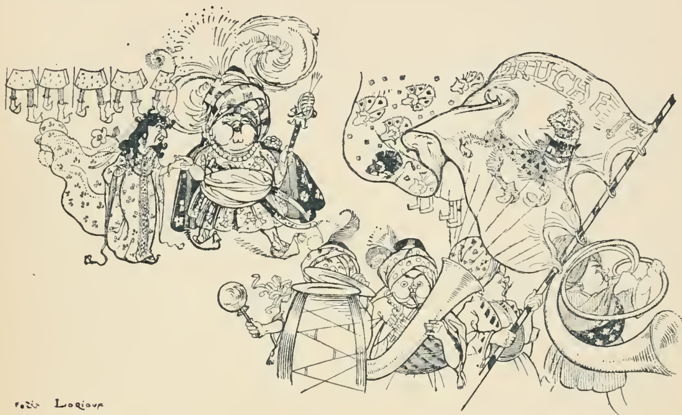
Javotte arrive au moment où, sur un plateau de fer-blanc, on apporte un poulet de carton, peint en brun et verni.

« Bonjour, nobles seigneurs ».

Javotte s'approche de Fantoche :

« Princesse, je vous fais mes humbles révérences. »

Puis se tournant vers le prince Karl :



« Prince, voici mon cadeau de noce. »

Le prince est si contrit que, sentant son chagrin affluer à ses yeux, il se lève d'un bond et se sauve, la boîte de Javotte sous le bras, en ses appartements.

Il s'enferme pour pleurer de rage à sa guise.

Machinalement, il regarde le cadeau de la poupée; il reconnaît cette boîte de sapin, mais oui!

Il l'ouvre : sur leurs copeaux, des soldats de plomb en ligne sont couchés. Ce sont ses soldats! Toute sa douce enfance lui revient en mémoire et ce souvenir le console.

Comme jadis, — c'était hier, — dans le couvercle retourné, un à un, il dresse ses soldats de plomb et, pour épancher sa peine solitaire, il leur cause.

« Ah! mes pauvres petits soldats, que j'ai de peine, vos grands frères qui m'eussent dû défendre m'abandonnent, et vous, hélas! vous ne pouvez m'entendre, me comprendre, me défendre, pauvres petits soldats de plomb. »

Stupéfait, le prince Karl voit soudain ses soldats qui s'animent et grandissent, l'officier tire son sabre, dresse la tête et ouvre la bouche : « Garde à vous! »

Au commandement, tout le bataillon s'est rangé en bataille. L'officier salue de l'épée.

« Prince, en ce royaume de Fantoche, nous sommes en notre élément, dans notre sphère, nous allons te venger... par file à droite, en avant... arche! »

Une... deux... une... deux..., les talons frappent le sol, la troupe entre dans la salle du festin, les gardes la veulent arrêter, mais leurs hallebardes de carton se brisent sur le plomb des fusils, et bientôt le son coule, lamentable, des poitrines transpercées. Le prince Karl est délivré.

Et les soldats du roi Marck, les vrais soldats, honteux de la leçon que les jouets leur ont donnée, ont réintégré leurs rangs délaissés.

Les paysans, qui voient le prince épouser la fille d'un simple horticulteur, se mettent à l'aimer et payent la dîme.

L'ordre est rétabli, la prospérité revenue, et la méchante Fantoche, pour le reste de ses jours, a été enfermée dans la sombre et ennuyeuse citadelle de Vieillemalle.

AIRELLE ET MYRTIL

Pour Mlles Marthe et Germaine Guichard.



ORSQUE Airelle, conduisant les chèvres, arriva à l'orée du bois, elle entendit de grands coups : hhan! hhan! hhan! suivis de craquements.

Elle s'avança un peu pour savoir ce que cela voulait dire : elle aperçut un homme qui, de sa hache, frappait sans trêve un vieil arbre touffu : hhan!

« Oh, là! Messire, s'écria-t-elle, vous allez abîmer le roi des chênes.

— Le roi des chênes est un chêne, et c'est du bois de chêne que je veux.

— Il ne manque pas, Messire, de chênes morts qu'on peut abattre sans regrets.

— Ma petite fille, c'est un arbre vivant, robuste et nerveux que je veux. »

Et l'homme se mit de nouveau à frapper : hhan !

« Oh, là! Messire, vous allez faire tomber le nid du rossignol : c'est le roi des chanteurs.

— Le rossignol fera son nid ailleurs, et cet oiseau-roi ne m'intéresse pas avec ses romances inutiles; je lui préfère une belle oie grasse. »

Et l'homme se mit de nouveau à frapper : hhan!

« Oh, là! Messire, fit Airelle une troisième fois, cette forêt est le domaine du roi. Il ne sera pas satisfait, car c'est le grand chêne sous l'ombre duquel il s'assied.

— Chacun s'assoira à son tour, lui dessous, moi dessus, et, si le roi n'est pas satisfait, je m'en moque et j'en ris, et tu pourras le lui répéter, je lui prendrai tout son gibier et tout son bois si ça me plaît, foi de Bracco! »

Et l'homme se mit de nouveau à cogner dur : hhan! hhan! hhan!

Devant tant d'insolence, Airelle irritée ne dit plus rien; songeuse, elle mena paître ses biquettes blanches, et le bruit des coups tout le jour l'attrista : hhan! Le soir vint; dans le couchant, Airelle entendit le son du cor et bientôt elle vit une troupe de seigneurs au trot alerte de leurs chevaux, escortant le roi et son neveu le prince Myrtil. Ils passèrent aux sons de la fanfare : tonton, tontaine et tonton; mais, quand ils arrivèrent au grand chêne pour faire halte, ils firent de hauts cris indignés. Ils revinrent sur leurs pas et le roi s'adressa à Airelle :

« Bonjour, pastourelle, ma mie, n'as-tu point vu l'audacieux qui abattit le roi des chênes?

— Salut, Sire, fit Airelle, si, je l'ai vu et menacé de

votre colère, mais l'insolent m'a répondu qu'il s'en moquait, foi de Bracco.



— Ah! ah! c'est ce Bracco, c'est ce voleur, ce sacripant qui tue mes cerfs et qui me raille. Hardi, Seigneurs, sus au forban! Et toi, fillette, merci. Si, grâce à toi, je le rattrape et le punis, tu auras la plus belle récompense que tu puisses rêver. »

Au galop le roi s'élança, suivi de son neveu, le prince Myrtil, et de ses chevaliers.

... Bracco est déjà loin; il a emporté le roi des chênes au cœur mystérieux de la forêt, dans un taillis inconnu, son repaire, où nul ne peut le retrouver.

A la place du grand chêne, il ne reste que quelques branches éparses et, parmi les feuilles déchiquetées, le nid du rossignol gît sur le sol.

Airelle doucement le ramasse, l'emporte et le pose dans un cerisier rose de son jardinet. La nuit est venue, Airelle s'endort.

Mais voici que, dans l'ombre adoucie par les étoiles, le rossignol se met à chanter : rititi, tititi... une chanson si pure et si mélodieuse qu'Airelle se réveille; pour le mieux entendre, elle se met à la fenêtre.

L'oiseau alors vient se poser tout près d'Airelle et, comme elle le regarde émerveillée, elle s'aperçoit tout à coup... que c'est un tout petit page, vêtu de gris, tenant en main une mandoline dont il s'accompagne : rititi, tititi... et si petit qu'on dirait un oiseau.

« Bonsoir, Airelle, chante Rossignolet; puisque te voilà si gentille et si bien éveillée, prends ta cape de bure et tes sabots de bois léger, je connais la forêt et je sais le repaire où se cache le voleur que le roi veut punir. Viens, Airelle, avec moi, ma chanson te guidera. »

Airelle prit sa cape, ses sabots, descendit les trois marches du seuil; il faisait sombre :

« Rititi, tititi! » Rossignolet la guidait. Après une longue marche, elle arrive à une grande clairière.

« Chut, fit Rossignolet, regarde, mais point de bruit. »

Airelle, dans un rayon de lune, vit un homme qui se balançait en cadence, poussant, tirant une grosse lame déchiquetée, faisant des planches avec le roi des chênes.

Puis il prit un maillet et des clous : toc, toc. Bientôt il y eut une grande table dressée.

« Partons », fit Rossignolet.

Airelle revint sur ses pas jusqu'à sa demeure et dormit jusqu'au jour. La nuit suivante, elle dormait : Rititi, tititi. Rossignolet l'éveilla :

« Prends ta cape de bure et tes sabots de bois léger. »

Quand ils arrivèrent à la clairière, l'homme taillait et frappait : toc, toc; il acheva bientôt un banc, puis un autre, et les plaça des deux côtés de la table.

Et, la nuit suivante, quand Airelle arriva avec Ros-


Felix LORIOUX

signolet, l'homme posait sur la table des plats d'étain luisant chargés de gibiers de toutes espèces, avec, au centre, un grand surtout rempli de pommes.

« Ah! ah! fit-il en ricanant, si le roi n'a plus de gibier, j'en ai pour mes amis; si ses pommiers n'ont que les feuilles, c'est que leurs fruits sont sur ma table! »

Il s'éloigna pour aller querir ses invités. Rossignolet dit alors à Airelle :

« Souviens-toi, Airelle, qu'il a voulu du bois nerveux, solide, *vivant* pour ses œuvres, et, bien que son vœu soit exaucé, le bois *va vivre.* »

Airelle, stupéfaite, voit alors la grande table qui, sur ses quatre pieds, se met à marcher l'amble comme un cheval de tournois et les deux bancs l'escorter sur leurs pieds courts ainsi que deux bassets de Poméranie.

« En route! Airelle, fit Rossignolet, guidons-les vers le bon chemin. »

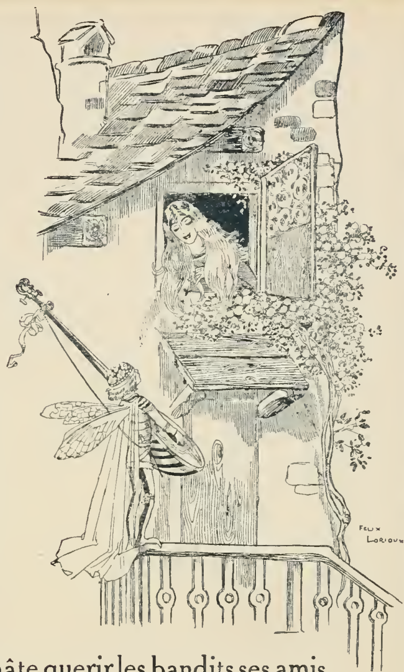
L'oiseau chantait : rititi, tititi; Airelle allait, la table marchait, les bancs trottaient, tout s'enfonça dans la forêt.

... Cependant le roi, bouillant de colère, depuis trois jours battait les bois sans rencontrer Bracco, ne voulant pas revenir au palais avant d'avoir lavé l'injure.

Suivi de ses gentilshommes, accompagné de son neveu Myrtil, il galopait sans répit, laissant à peine les montures lamper une gorgée à la source jaillissante, happer une pousse de taillis verdissant : Bracco restait introuvable.

Las enfin, et la rage atténuée par cette chevauchée, le roi s'apprêtait tout de même à rentrer à son logis quand il s'arrêta un peu sur la route du retour.

« Hélas! fit-il, il nous faut revenir avec notre affront;



si nous avions eu quelque bonne table bien servie, du moins aurions-nous pu poursuivre nos recherches ! »

A ce moment Airelle arrivait; sur ses cheveux Rossignolet était posé.

« Sire, soyez exaucé. »

Et le roi, les yeux éblouis, vit une table toute dressée qui s'avançait au pas de parade, accompagnée de ses deux bancs. Chacun sauta de selle et s'assit au festin.

...Bracco, pendant ce temps, était allé en toute hâte querir les bandits ses amis.

« Venez, faire bombance à la santé du roi. »

Mais, quand il revint avec eux, plus de table, plus de festin : il s'étonna; à la risée de ses amis, sa stupéfaction devint de la rage, il fureta et sur le sol il aperçut une pomme tombée, puis à quelques pas une autre pomme....

Au cahot de la marche, les pommes une à une avaient roulé et sur le sol laissaient la piste. Bracco la suivit.

« Hardi, les gars ! »

Il la suivit, se dépêchant et, de la sorte, il arriva avec ses amis à la place où la table s'était arrêtée.

Le roi réconforté venait justement de remonter en selle ; les chevaliers, l'arme au poing, attendaient; son neveu Myrtil l'escortait. Il vit Bracco : « Sus au félon! »

En un instant, Bracco, cerné et capturé, couvert de chaînes, fut mené, avec sa bande, au noir cachot.

« ... Maintenant, dit le roi, comment te nommes-tu?

— Sire, je m'appelle Airelle pour vous servir.

— Et tu m'as servi au delà de mon espoir; aussi, fillette, tu auras plus encore que je n'avais promis; approche ici : voici Myrtil mon neveu, il sera ton époux. »

En souvenir des fiançailles, le roi planta un chêne, et ce chêne, aujourd'hui, remplaçant l'autre abattu par Bracco, est le roi de la forêt; et le fils de Myrtil et d'Airelle est, lui aussi, devenu roi.

PRIMEROSE ET POMPONNET

Pour Mlle Mildred May.



ONJOUR, grand-père », lança gaiement Primerose en entrant dans la salle où se tenait le vieux Béryl, le joaillier fameux, l'orfèvre de la Couronne.

Mais Béryl, ce jour-là, ne broncha pas : la tête dans ses mains, il semblait dormir, les yeux grands ouverts.

« Bonjour, grand-père », répéta Primerose, vexée.

Cette fois, Béryl sursauta :

« Primerose, mon enfant, où sont les perles?

— Quelles perles, grand-père? Vous savez que jamais je ne touche à quoi que ce soit.

— Je sais, je sais, mais tu pourrais les avoir vues : ce sont les quatre perles du roi, les quatre perles précieuses, uniques, pour la couronne du Prince.

— Je ne les ai jamais vues, grand-père.

— Eh bien! on me les a volées, oui, volées, et le roi va venir et je ne saurai que répondre....

— Grand-père, vous lui direz d'attendre encore, que le joyau n'est point achevé; nous chercherons, je vous aiderai, nous retrouverons bien vos quatre perles. »

On entendait une fanfare joyeuse. Le roi et son escorte à la porte se pressaient.

Béryl se précipita à leur rencontre.

« Bonjour, maître Béryl, joaillier fameux, orfèvre incomparable, sertisseur merveilleux, je serais heureux de voir la couronne que tu as faite pour les dix-huit ans de mon fils, le prince Smaragdin.

— Oui, Sire, en effet, mais c'est que, je dois vous dire..., elle n'est pas tout à fait achevée.

— Il te reste trois jours, Béryl, montre-la-nous cependant telle qu'elle est. »

Béryl montra la couronne d'or ciselé.

« Jolie, exquise, adorable, ravissante, parfaite! »

Les compliments pleuvent drus sur la tête de Béryl dont le cœur est serré.

« Pas finie, disais-tu, mon bon orfèvre, mais il n'y manque que les quatre grosses perles, c'est l'affaire d'une l'heure et, si j'avais eu le loisir, j'eusse attendu. »

Béryl sentait la sueur froide lui perler le long de l'échine.

« Mais je dois retourner aussitôt au Palais, non sans t'avoir pourtant dit une bonne nouvelle. Béryl, quand les quatre perles y seront, cette couronne sera la plus belle du monde; elle est destinée à mon fils Smaragdin pour ses dix-huit ans, et mon fils.... Ecoute, Béryl, je t'ai fait

baron de Turquoise, comte de Topaze, marquis de Saphir, duc d'Emeraude et prince Rubis..., eh bien! je ferai ta fille princesse des Perles, et la princesse Primerose épousera le prince Smaragdin, mon fils, mon héritier; Primerose, ta fille, sera reine. »

A cette promesse, Béryl sentit des pleurs d'angoisse lui monter aux yeux, Primerose des larmes de joie lui monter aux paupières.

En perdant les quatre perles, Béryl aurait donc aussi perdu le bonheur de sa fille.

« Adieu, Béryl, faisait le roi, nous reviendrons dans trois jours, sois prêt. »

Sitôt que le roi fut parti, Béryl s'abandonna au désespoir.

« Hélas! Primerose, les perles sont volées; jamais ma pauvre enfant, tu ne pourras devenir reine.



— Grand-père, ne pourrait-on acheter d'autres perles?

— D'autres peut-être, mais de pareilles? En est-il...? On pourrait pêcher des milliers d'huîtres perlières pendant des siècles avant de rencontrer quatre merveilles, identiques de grains et d'orient.

— Alors, il nous faut retrouver le voleur et sauver d'abord votre réputation.

— Ce soir, Primerose, cette nuit, je veillerai. Fier de

son coup, ce bandit reviendra, je suppose, et je l'empoignerai, je t'assure, d'une main invincible. »

Aussi, quand vint le soir, Béryl s'installa dans un fauteuil, en pleine ombre, les yeux grands ouverts. Sur la table il avait eu soin de placer des pierres fines, quatre brillants d'une eau si pure, d'un éclat si admirable que, dans la nuit noire, ils jetaient encore des feux, pour tenter les voleurs.

La nuit s'écoula calme et paisible; parfois, dans l'immense silence, un craquement sec, cric, un cliquement net, clac : ce n'étaient que les vieux meubles qui se plaignaient dans l'obscurité froide.

Au petit jour, Béryl n'ayant rien vu se remit à chercher dans tous les coins, à fureter comme un chat sans rien trouver.

Primerose vint lui souhaiter le bonjour.

« Et ton voleur?

— Rien encore, mon enfant, j'ai peur de ne retrouver ni perles, ni ravisseur. »

Le soir revint, Béryl reprit son poste, guettant toujours et la nuit se passa sans encombre; mais à l'aube, las de l'attente, terrassé de sommeil, Béryl laissa sa tête se poser sur son coude, ses yeux se clore; Béryl s'endormit..., juste au moment où le voleur passait son bout de nez.

Le voleur vit que Béryl dormait; sans bruit il entra, alla droit à la table, remua les brillants, mais (c'était à coup sûr uniquement un voleur de perles) il repartit sans rien emporter cette fois, sans bruit fit le même chemin. Béryl dormait.

Le voleur était à peine parti que Primerose à son tour arriva :


FELIX LORIOUX

« Bonjour, grand-père ! »

Béryl s'éveilla en sursaut : « Au voleur!... ah ! non, c'est toi, fillette.... Je crois, ma foi, que je me suis assoupi. »

Il se leva, alla à la table :

« Oh ! oh ! il est venu ! »

— Il t'a volé?

— Non, mais il a dérangé ces brillants, je les avais mis en un carré exact; vois à présent, trois sont à droite, un seul à gauche, éparpillé. Pourquoi ai-je dormi?

— Grand-père, si tu fusses demeuré éveillé, le voleur ne serait pas entré; sans doute, il te guettait aussi de son côté.

— C'est vrai, fillette, hélas ! hélas ! »

Cette fois, Primerose songea qu'il n'y a plus qu'un moyen : se fier au bon hasard, aller au bord de la mer, pêcher quatre coquilles et peut-être trouver quatre perles, la pauvrette !

Elle arrive donc au pied des falaises : sur un rocher une vieille petite femme est assise.

« Bonjour, Primerose, j'ai grand'faim, mon enfant.

— Eh bien! vieille maman, répond Primerose, voici quelques friandises que j'avais apportées pour croquer en chemin.

— Hélas! Primerose, comment veux-tu que je les croque, je n'ai plus de dents. »

Elle souriait tristement.

« Ah! si j'avais seulement quatre de tes quenottes, je pourrais manger à ma guise. »

Primerose répondit simplement :

« Je veux bien vous en donner quatre. Il m'en restera assez pour moi.

— Eh quoi ? Primerose, tu consens. »

La vieille alors tira de sa poche profonde une petite baguette fine et brillante; elle l'approcha des lèvres de Primerose, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, et cueillit quatre dents.

« Vois, fillette, comme elles sont jolies, on dirait quatre perles fines. »

A ces mots, Primerose sauta de joie.

« C'est vrai! c'est vrai! je vais alors pouvoir en donner quatre aussi....

— Primerose, tu es bonne et jolie, voici tes quatre quenottes : ce sont quatre perles, va les porter sans rien dire sur la table de Béryl, ton grand-père et laisse les jours passer. »

Ainsi fit Primerose. Béryl, en retrouvant ses perles, fou de joie, sans se préoccuper de savoir d'où elles pouvaient revenir, se mit bien vite à parachever la couronne.

Déjà la fanfare royale chantait au dehors.

« Primerose, Primerose, va te faire belle. »

Le roi est arrivé avec son escorte et le prince Smaragdin, son fils. Béryl tend la couronne, le roi la pose sur la tête du Prince; à ce moment Primerose, adorable en ses habits de fête, apparaît.

« Primerose, fait le roi, viens çà, ma fille, que je te présente à ton fiancé. »

Primerose s'approche souriante, le Prince la regarde; soudain il éclate d'un rire insolent.

« Oh! là, mon père, c'est la princesse Brèchedent,

voulez-vous dire; fi donc, je ne veux point de cette édentée pour épouse; attendons que son sourire se répare! »

Et riant, insolent, le Prince est parti.

Primerose pleure, Béryl est outré.

Dans la salle, ils reviennent tous deux, et voici qu'au moment où ils soulèvent le rideau de velours, un bruit d'ailes, un cliquetis de pierres se perçoit.

Un moineau sur la table picore parmi les joyaux....

« Mon voleur! » s'écrie Béryl.

Il s'élance, attrape l'oiseau, veut le tuer.

« Grâce! » implore Primerose.

Elle prend la petite bête à son grand-père irrité.

« Fifi, vilain fifi, tu m'as coûté ma couronne, mais je te rends ta liberté. »

Elle le baise, ouvre la main; la bête bat des ailes, ses plumes s'envolent, s'éparpillent : c'est un joli prince vêtu de droguet gris, qui sourit.

« Primerose, comme toi, j'ai rencontré la vieille édentée, mais je me suis moqué sottement de sa faim en lui jetant les miettes de mon goûter. « Pomponnet, tête de moineau, qui picote, me dit-elle, moineau tu seras, ramasseur de miettes jusqu'au jour où quelque douce enfant par son bon cœur te délivrera. » Le sort est accompli, Primerose, merci.

« Par le vitrail je passais ici; j'ai pris les perles pour des grains, je les ai emportées dans mon nid; allons les retrouver.

— Les perles? Mais alors?... » demanda Béryl interloqué.



Pomponnet raconta l'aventure. Primerose sourit de sa bouche édentée.

« Primerose, conclut Pomponnet, le prince Smaragdin est un sot, il eût fait ton malheur. »

On arrive au pied de l'arbre où le nid se trouve. Pomponnet grimpe vite, redescend plus vite encore, si vite, si vite qu'il glisse, tombe, plouc, le nez sur la terre.

Béryl se précipite, le relève.... Hélas! Pomponnet s'est brisé quatre dents.

« C'est pour me ressembler », déclara Primerose.

Mais un petit rire éclate derrière eux : la vieille femme, la fée est là, celle de la falaise.

De sa baguette, elle touche les lèvres de Primerose, celles de Pomponnet.

« Pomponnet, tu es pardonné, tout est réparé,

les dents envolées, les perles volées, tout est à sa place. »

En effet, le rire emperlé de Primerose, le doux sourire de Pomponnet sont au complet.

« Maintenant, mes enfants, épousez-vous, soyez heureux. »

ARGIROSE ET RAMADOUR

Pour Mlles Madge et Winifred Higgins.



A reine Bancroche était épouvantablement avare. C'est, pour tout être, un vice affreux que l'avarice, mais c'est infâme pour une reine.

Bancroche n'aimait que l'or, l'or monnayé, pas même les bijoux, les orfèvreries ciselées, non, elle faisait tout fondre et transformer en monnaie vulgaire.

Dans un souterrain creusé au fond des caves mêmes de son palais, vrai château fort, elle avait empilé ses pièces innombrables; à l'entrée de ses caves, une grille de fer, rouillée, barbelée, était close de triples cadenas, et des hommes armés veillaient nuit et jour.

Elle avait pris des gars robustes, sauvages, cupides, leur avait dit : « Après ma mort, vous hériterez de tout l'or qui se cache là, si vous le défendez de mon vivant. »

De la sorte, elle faisait garder ses trésors sans bourse délier et sans inquiétude.

A la cour de Bancroche, le bonheur ne se rencontrait pas. Point de fêtes, bals ou festins, point de réceptions, de cadeaux, point de cérémonial, de fleurs, de somptuosité quelconque. Dès que le soir tombait, point de lumière; dès que le jour naissait, vite au travail qui gagne les écus. Vêtue de vieilles nippes usées jusqu'à la corde, rapace et mauvaise, maugréante et sale, Bancroche était odieuse. Et la pauvre princesse Argirose, sa belle-fille, souffrait de voir Bancroche à la fois si sordide et si détestée.

Argirose devait en souffrir encore plus. Un jour, le fils du roi voisin, le prince Ramadour, qui, par les louanges de tous, la connaissait, la vint demander en mariage.

Ramadour était brave, bon et distingué, poète; en outre, c'était un beau parti pour Argirose.

« Etes-vous très riche? demanda Bancroche aussitôt.

— Mon père, répondit Ramadour, a des Etats qui sont vastes et prospères.

— Mais avez-vous de l'or, des pièces d'or, beaucoup, beaucoup?

— Ma foi, fit Ramadour en souriant, mon père m'en a donné pas mal, et j'ai encore sur moi celle-ci. »

De son habit, moqueur, il tira une pièce où l'effigie de son père était frappée.

La vieille rapace sentait le bout des doigts la démanger; si elle eût osé, elle eût agrippé ce louis d'or.

« Qu'avez-vous fait de tous les autres?

— Ce que j'en fis, je les ai dépensés ou donnés aux pauvres gens, pour mon plaisir, en digne prince.

— Et vous pensez que j'accorderai la main de ma fille à un prodigue de votre sorte. Dépenser l'or à pleines

mains? Vous êtes fou. Venez que je vous apprenne ce que l'on fait de l'or monnayé. »

Bancroche conduisit le Prince au souterrain; ouvrit la grosse grille qui grinça atrocement sur ses gonds rouillés.

« Regardez ce que je fais de mes pièces d'or, moi.

— Je ne vois rien, dit Ramadour, il fait si noir. »

En maugréant, Bancroche battit le briquet, alluma un rat de cave; du bout de ses doigts crochus, elle éclaira le mur troué.

Ramadour vit des piles de pièces côte à côte.

« Regardez, est-ce beau? Eh bien, quand vous pourrez me conduire dans votre domaine et me montrer un trésor pareil à celui-ci avec autant de pièces d'or, plus une, je vous accorderai la main d'Argirose.

— Plus une, fit Ramadour moqueur, je l'ai, la voici il ne reste donc que les autres à trouver, à vous montrer, j'y songerai. »

Triste, très triste au fond du cœur, il retourna à la cour de son père, et maintenant Argirose, plus qu'avant, elle aussi, est triste et tout bas pleure.

Ramadour cependant réfléchit, cherche, se tourmente, ne pouvant s'endormir tant la tête lui bout. Il va se promener dans le parc où la nuit tombe; il lui semble que l'obscurité et le silence s'accordent mieux à sa tristesse.

Il lève les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de sa juste indignation quand, en fixant la voûte étoilée, il aperçoit une étoile filante et, se souvenant du dicton, qui prétend que tout vœu fait pendant la fuite d'une étoile est accompli dans l'année, le prince s'écrie :

« Belle étoile, fais que j'épouse Argirose ma fiancée. »

Et l'étoile, qui glissait doucement sur la courbe sombre du ciel, vient tomber sur le gazon aux pieds de Ramadour, et le Prince reconnaît que c'est une fée, scintillante de clartés, avec une traîne de lumière d'une beauté incomparable.

« Ramadour, tu l'épouseras, murmure la fée, prends cette baguette. »

Ramadour prend la baguette et la regarde; c'est une courte baguette d'ébène, percée de trous cerclés d'or fin; il l'approche de ses lèvres et doucement il souffle.

Une musique s'évapore dans la nuit, plus tendre que le chant du rossignol, tendre comme une voix.

Voici, pendant que Ramadour joue, que la pelouse tout à l'entour semble une minuscule mer aux flots soudain soulevés par la brise; de petites vagues se dressent et demeurent sans retomber, une plus grosse devant le Prince.

Et de ces bosses, des têtes fines sortent, puis de petits corps souples, gnomes, lutins, vêtus de fourrure brune, belle comme du velours génois, clignant leurs yeux malicieux.

L'un d'eux, le plus grand, celui qui sort du sol devant Ramadour, le salue.

« Joue encore, Prince, fait-il, et nous t'obéirons. »

Ramadour reprend son instrument et, par milliers, du sol les petits gnomes fourrés sortent de toutes parts.

« Avec mon armée de puisatiers, incomparables creuseurs, je veux, moi, prince de la Taupinière, te conduire, mon cousin, où ton désir te pousse. Souviens-toi du souterrain de la reine Bancroche; souviens-toi de la condition qu'elle t'imposa pour ton mariage avec la douce Argirose.


FELIX LORIOUX

— Je lui dois montrer un trésor pareil au sien.

— Plus une pièce d'or.

— La pièce d'or, je la possède.

— Il te faut rencontrer un trésor pareil au sien, égal, semblable, identique; eh bien....

— Ah! j'ai compris », s'écrie alors joyeusement Ramadour illuminé.

Ramadour, le cœur gonflé d'espoir, se met de nouveau à jouer de sa flûte. C'est un autre air maintenant, une sorte de marche guerrière. C'est la marche des conspirateurs dans l'ombre, des assaillants qui, dans la nuit, rampent pour surprendre l'ennemi dans le sommeil.

« Il faut parfois des voies obscures pour les buts les plus nobles », songe Ramadour.

Il joue, et l'armée des rongeurs s'est attaquée à la terre; un trou se creuse, s'élargit, s'agrandit, s'enfonce. L'armée s'avance, se terre, s'enfouit, rejetant en poussière le terrain derrière soi, et Ramadour la suit, jouant la marche terrible.

Dans la nuit, on entend le griffement ininterrompu des ongles creuseurs et comme une pluie la terre en miettes qui roule, roule.

Ramadour sans répit, ni fatigue, joue encore; ses yeux habitués à l'obscurité la percent.

Enfin, après de longues heures, le prince des Taupes s'approche de Ramadour : « Nous arrivons au but. »

Ramadour retire la flûte de ses lèvres; il sort son briquet, l'étincelle jaillit.

A sa lueur fugitive, il reconnaît des pièces d'or empilées côte à côte.



Voilà donc le trésor réclamé par Bancroche, identique à celui de la reine avare..., C'est le sien!

Par deux routes opposées, en deux sens contraires, on arrive au même but. Ramadour revient sur ses pas; le jour déjà se lève.

« Holà! palefreniers, cochers, postillons, vite, vite, mon carrosse! »

Clic, clac, drelin, drelin! la légère voiture dorée par les routes poudreuses brûle les étapes; on arrive à la cour de Bancroche. Ramadour s'élance.

« Reine, venez voir mon trésor; vous souvient-il de votre promesse?

— Je m'en souviens, je t'ai promis de t'accorder la main d'Argirose le jour où tu pourrais me montrer un trésor comparable au mien.

— Plus une pièce d'or.

— Plus une pièce d'or; montre-moi ce trésor et, par les fées, je t'accorde ma fille. »

Clic, clac, drelin, drelin! la voiture revient au galop par les routes poudreuses avec Ramadour et Bancroche.

A la lueur des torches, le prince conduit la reine au souterrain.

« Voici le trésor pareil au vôtre, madame. »

Bancroche s'approche, regarde, compte, et soudain elle s'écrie :

« Mais, c'est le mien!

— Voici, dit le Prince, tirant de son escarcelle la pièce d'or, celle en plus que vous réclamiez. »

Bancroche est dupée; mais elle est liée par sa parole imprudente, elle cède.

Ramadour la console, en lui disant qu'il eût pu dérober son trésor, de la sorte, au lieu de l'augmenter en somme d'un louis d'or; il ajouta :

« Quand Argirose sera ma femme, vous n'aurez plus à la nourrir. »

Argirose était un trésor de vertus, Ramadour était riche de bonté : ce fut un mariage assorti et, contrairement à l'adage qui prétend que l'argent ne fait pas le bonheur, pour eux il le fit.

Il est vrai qu'en ce cas c'était l'argent d'un autre.



TARENTELLE ET CARENDAL

Pour Mlle Marie-Thérèse Fleurot.



DYONIS, le sculpteur, le père de Tarentelle, était un habile homme. Avec une boule de cire qu'il modelait de ses doigts artistes, il reproduisait une figure au point qu'on l'eût crue vivante, si son immobilité ne s'était prolongée.

Chacun, à la cour, le souverain le premier, avait applaudi Dyonis, et l'avait prié de faire son portrait, le payant royalement; le roi l'avait créé duc, et sa fille Tarentelle, riche, jolie, intelligente et bonne, était un noble parti. Elle atteignait sa seizième année.

Le fils du roi, le prince Carendal, vint un jour aussi chez Dyonis pour avoir son image; le prince revint souvent car la ressemblance de sa figure juvénile était difficile à saisir, si bien qu'à force de rencontrer Tarentelle, d'ad-

mirer sa grâce et d'apprécier sa douceur, Carendal lui demanda d'être sa fiancée.

Tarentelle interrogea son père qui approuva et le roi fit de même.

Mais, hélas! le deuil guettait cette joie : un mal mystérieux en une nuit terrassa le souverain, trois mois avant les dix-huit ans de Carendal.

Or, de par la loi, ce fut l'oncle du prince qui, pendant ces trois mois, fut investi de la régence.

Cet oncle, le prince Balourd, était brutal, cruel et fourbe; il haïssait son beau-frère et son neveu dont il convoitait la couronne et, sachez-le de suite, c'était lui qui, un soir, avait empoisonné le roi.

Dès qu'il fut régent, il n'eut de cesse d'avoir complété sa perfidie; sous prétexte de faire accomplir au futur roi un voyage politique au travers de ses futurs États, il envoya le prince de ville en ville par le royaume, escorté d'une troupe de gens à sa merci.

Un soir que le prince et ses perfides serviteurs traversaient une forêt, une bande de brigands, à la solde de Balourd, et camarades des autres, débusqua d'un tournant. Il y eut un semblant de lutte, un simulacre de défense; seul le prince Carendal se battit en réalité, tua six malandrins, mais succomba bien vite sous le nombre. Devenu captif, il fut enfermé dans un cachot mystérieux.

« Il y mourra de faim », décréta l'odieux Balourd.

Selon la leçon apprise, l'escorte revint à la capitale, raconta la bataille : le prince, dirent-ils, percé de coups, a été précipité par les ennemis dans un torrent impétueux.

Le régent se proclama souverain absolu.

Dans le royaume, tout le monde regretta le prince Carendal, et Tarentelle pleura toutes ses larmes, mais sans croire, pas plus que son père, à cette histoire de brigands. Ils soupçonnaient la vérité, espéraient encore.

Dans l'atelier de Dyonis, le buste en cire de Carendal semblait leur sourire. Le sculpteur modela encore deux mains; avec un pourpoint du prince, des chausses, il habilla un mannequin, fixa la tête, puis les mains : et ce fut, à s'y méprendre, l'image ressuscitée du disparu, le fiancé de Tarentelle.

Tarentelle, pour laisser ses pleurs couler, allait au fond du parc s'asseoir sous les grands arbres, au bord de la fontaine, non loin des douze ruches où Dyonis logeait ses abeilles, donneuses de miel et de cire.

Un jour, assise, les yeux rouges, elle se désolait, quand elle vit le miroir de la source frissonner. Une grosse abeille était tombée, se débattait dans l'eau limpide, tournoyait désespérément, se noyait.

Tarentelle, sans hésiter, lui tendit le doigt; l'abeille s'y accrocha, secoua ses ailes pour les égoutter, et, frutt..., prit son vol.

Une aile frotta la joue de Tarentelle; elle entendit :

« O Tarentelle, qui me sauvas, moi, Reine des abeilles, tu seras reine aussi. Prends leçon sur mes abeilles; le miel est doux, sucré; mais leur dard est un poignard. Sois bonne avec les bons, souple avec les perfides, implacable aux mauvais. Souviens-toi de mes abeilles..., espère. »

La fée s'envolait dans l'air bleu.

Tarentelle, réconfortée, se hâta vers le logis. Au moment où elle arrivait, un seigneur important disait à son père.

« Sculpteur, le souverain, mon maître, t'honorera demain de sa venue. Il veut que tu fasses son portrait, non qu'il goûte ces puérilités, mais afin qu'on puisse, même en son absence, admirer sa noble figure et la conserver pour l'immortalité. »

Dyonis allait répondre : « Non! »

Tarentelle, obéissant à la fée, fit d'une voix mielleuse :

« Nous serons ravis de recevoir le roi. »

Le seigneur s'en alla.

« Père, dit Tarentelle, c'est une fée qui me l'a dit : imitons les abeilles, soyons tout miel. »

Dyonis songea que le chagrin avait dû troubler sans doute l'esprit de son enfant; il ne voulut la contrarier et répondit simplement :

« Bien, ma fille, les fées sont plus savantes que nous et les abeilles sont de merveilleuses bestioles; soyons, comme elles, laborieux et préparons notre cire. »

Le roi Balourd, ainsi qu'il l'avait annoncé, arriva le lendemain, suivi de quatre officiers.

« Je pense, sculpteur, fit le monarque hautain, que tu dois être fier de ma visite, mais ne reste pas ainsi en extase; mon temps est précieux, si le tien est sans valeur; il faut avoir fini ta besogne en une heure, telle est ma volonté; c'est d'ailleurs plus qu'il n'en faut pour une telle billevesée. »

Dyonis se révoltait; il allait répondre que l'art est plus respectable.

Tarentelle lui glissa à l'oreille :

« Souviens-toi des abeilles, soyons malléables comme leur cire. »


FELIX LORIOUX

Et la colère de Dyonis, sans qu'il comprît davantage, s'éteignit aussitôt; il pétrit la cire, la modela avec vivacité, si net et si bien qu'en une heure à peine le buste du souverain était né avec sa lourdeur, sa sottise, sa cruauté, sa fourberie : c'était vivant !

« Oh! comme c'est bien lui! » ne purent s'empêcher de dire les quatre officiers de la suite du souverain, debout, à ses côtés, respectueux.

Le roi, lui, s'épongeait le front :

« Il fait chaud, bonhomme, dans ta maison; à boire! »

Dyonis allait répondre :

« Ce n'est point ici une auberge, si vous avez soif, allez ailleurs. »

Tarentelle s'était avancée :

« Sire, voici de l'hydromel que nous donnent nos bonnes abeilles. »

A ce mot d'abeilles, Dyonis s'était repris, sans comprendre toujours.

Le roi versa un plein verre, le huma, on eût dit de l'or liquide. Les quatre officiers contemplaient le breuvage odorant; ils ne voyaient pas, le roi non plus, attirés tout cinq vers l'hydromel, la fée des abeilles planant sur eux de son vol éthéré, et qui souriait à Dyonis étonné, à Tarentelle rassurée.

De sa fine baguette, elle touchait l'aiguière ciselée et le verre de cristal.

Le roi but d'un trait :

« Oh! oh! exquis, délicieux. »

Il était rouge de gourmandise et de contentement.

Il se versa une seconde lampée, il devint pourpre; à la



troisième gorgée, il fut cramoisi; la quatrième le rendit écarlate; il apparut violet à la cinquième.

« Majesté, c'est peut-être beaucoup, insinuèrent les quatre officiers inquiets.

— Que me veulent ces imbéciles? cria Balourd exaspéré, essayant de se dresser sur ses jarrets; sortez, je vous chasse. »

Les quatre officiers ne se le firent pas répéter deux fois. Tarentelle s'approcha :

« Sire, encore un peu d'hydromel. »

Le roi se laissa retomber sur son siège, le bras tremblottant; il tendit la coupe : « Encore!... »

La fée, au-dessus de leur tête, voltigeait; du bout de sa baguette, elle toucha le voile de soie verte qui recouvrait soigneusement une statue, la seule voilée parmi les autres. Le roi, dans un effort, s'était dressé sur ses pieds hésitants.

« Ah! mon ami, quel breuvage, conduis-moi au tonneau, et vivement! »

Il fit quatre pas, titubant sur ses jambes vacillantes; au cinquième, mal assuré de son équilibre, il s'accrocha où sa main incertaine se posa : c'était au voile vert.

Le geste brusque attira l'étoffe, l'arracha de son immobilité, la statue fut dévoilée.

C'était l'image de Carendal.

« Oh! fit Balourd atterré, lui! lui! »

Il tomba à genoux, pâle.

« Grâce! grâce! pardon! pardon! »

Il pleurait, se portait la main à la gorge; il était noir, secoué d'une telle terreur que, dans le silence, on entendait les claquements de sa mâchoire.

La fée le toucha de sa baguette; il rugit, comme si un dard l'eût piqué ou un poignard, et il tomba raide sur le dos, mort.

Les quatre officiers accouraient :

« Bast, dirent-ils, en manière d'oraison, pourquoi tant boire! »

Balourd disparu, on jasa, les complices avouèrent pour être pardonnés.

On courut bien vite pour délivrer Carendal de son cachot, avec la crainte qu'il ne fût trop tard....

Non, on trouva le prince souriant; dans un angle de la prison, un essaim d'abeilles s'était accroché, lui distillant son miel et peuplant sa solitude de son bourdonnement.

Tarentelle fut reine et, sur l'azur de son manteau doublé de soie, elle fit broder en or fin un semis de bonnes abeilles.

MIRALETTE ET FIDELIO

Pour Mlle Solange Guérin.



COMBIEN de fois, l'index menaçant et la voix grave, le roi, père de Miralette, dit-il à sa fille : « Mon enfant, tu vois cette arbalète, il ne faut pas y toucher ? »

Combien de fois, l'air soumis et la voix douce, Miralette répondit-elle :

« Oui, mon père ? »

Je ne saurais vous le dire plus que je n'ai pu dénombrer les étoiles.

Mais ce que je puis par contre vous affirmer, c'est que, chaque fois qu'il renouvelait ses recommandations, que ce fût à propos d'une arquebuse à rouet, d'un couteau de chasse ou d'un épieu, le père de Miralette était inquiet, et que, chaque fois aussi, Miralette était pleine de sages résolutions et de curiosité troublante.

Le roi, père de Miralette, eût pu mettre son arque-

buse, son arbalète, son couteau, ou son épieu, hors de la portée de sa fille si, grand chasseur, il n'eût eu tant besoin de couteaux, d'arbalètes et d'arquebuses, que toujours il en traînait quelqu'un ou quelqu'une en quelque endroit du palais; c'est pourquoi ses recommandations se renouvelaient constamment.

Obéissante et douce, Miralette ne touchait à rien, je dois le dire; mais un jour que, se promenant dans le grand parc autour du palais, elle aperçut un pavillon couvert de chaume, bâti en bois rustique avec une grande ramure de renne clouée au-dessus de la porte, elle eut la curiosité de pénétrer dans ce logis. On ne lui avait point donné la permission d'y venir, mais on ne lui avait point interdit l'accès, n'ayant jamais eu l'occasion de lui parler de ce coin mystérieux. Miralette posa la main sur le loquet et la porte s'ouvrit tout de suite, toute grande, sans effort et sans grincement; cela déjà l'eût dû mettre en éveil, car il apparaissait clairement que tout concordait pour l'attirer dans cet endroit.

Il faisait, dans la pièce unique, un demi-jour où les objets s'apercevaient sans être complètement distincts : point d'arquebuses, d'arbalètes, d'épées, ni de couteaux; des paniers aux formes étranges et variées, des filets aux vieilles mailles, des cercles de fer grands et petits en forme de mâchoires édentées ou hérissés de crocs aigus, une foule de choses bizarres, mais point intéressantes, sauf de petits maillets de bois où des pierreries étaient montées. Miralette s'approcha, en prit un : ce n'était ni arquebuse, ni arbalète, ni épée, ni couteau; l'objet pivota, il se composait de petits miroirs lançant des feux multicolores.



Miralette s'amusa à faire de la sorte osciller l'instrument et, pendant qu'elle jouait, elle n'apercevait pas un nain étrange qui dans un coin la guettait.

Il est vêtu de drap couleur feuilles-mortes, bancal et louche, les doigts crochus, l'air mauvais; il poussait doucement, vers la fillette, une de ces étranges machines luisantes, si bien que Miralette la toucha de son pied.

Plouc! la rude mâchoire se ferma du coup. C'était un piège à loup.

Miralette poussa un cri de surprise effrayée; elle voulut reculer, le pied était happé, retenu, mordu.

Le gnome grimaça : « C'est ainsi qu'on prend l'alouette au miroir, » dit-il.

Mais le peton de Miralette était tout petit dans la longue pantoufle d'hermine, et les dents n'avaient mordu que la fourrure blanche. Miralette tira, tira, tira, si bien que le peton se dégagea, laissant seulement la précieuse chaussure en gage dans le piège à loup.

Emue, troublée, elle se hâta vers la porte; il fallut, en se brisant les ongles, beaucoup de peine pour la rouvrir; enfin, à la nuit tombante, Miralette délivrée se mit à courir vers le palais.

La route, si courte, en venant, était bien longue au retour. Miralette clopin-clopant avec son pied déchaussé boitait : elle sentit soudain une petite piqûre : caillou aigu, débris de verre, épine sèche ? Elle ne sut.

Comme ce n'était qu'une éraflure, Miralette n'y prit point garde, ne voulant pas qu'on se doutât d'ailleurs de son aventure, mais, le lendemain, son pied enfla, la fit souffrir; Miralette dut s'étendre sur des coussins, ne pouvant se tenir debout.

Le médecin du palais vint examiner le mal, prit ses lunettes d'or, les yeux tout ronds, se gratta le front sans rien comprendre. Il manda un confrère, un autre, un autre encore. Le palais s'emplit de robes noires, à grandes manches, de bonnets carrés, sans qu'on fût avancé pour cela davantage. La nourrice de Miralette se moqua de ces savants, et fit mander une vieille, vieille femme qui connaissait toutes les simples; mais la pauvre eut beau


FELIX
LORIOUX

écarquiller ses yeux plissés et, de ses doigts fripés, gratter son front ridé, elle ne put que hausser ses épaules cassées par l'âge, en signe d'incompréhension.

Ce fut alors un cortège de maints sorciers, magiciens, charlatans, empiriques, bohémiens, gens de toutes sortes, étranges, bizarres, sauvages, tous impuissants. Le défilé des rebouteux chaque jour s'accroissait, car chaque jour le père de Miralette, le roi, promettait des sommes croissantes pour la guérison de son enfant.

Enfin, un matin, il offrit à qui la sauverait tout ce que l'on voudrait, même la couronne; on vit alors parmi la procession arriver un beau prince vêtu d'azur, tenant en laisse un grand levrier blanc.

« Salut, roi, fit-il, de sa voix sonore; courage, princesse, » ajouta-t-il d'une voix douce.

Le grand levrier blanc que Miralette caressait lui léchait doucement les mains; il alla doucement de sa langue rose lécher le pauvre pied et le mal s'envola.

« Sire, je suis le prince Fidelio, je vous demande la main de votre fille. »

Le matin des noces, Miralette heureuse d'épouser le prince, reconnaissante à son futur époux de l'avoir sauvée, voulut naturellement se faire belle en son honneur. Elle mit sa robe de damas blanc, quadrillée de perles. Une collerette de Venise donna à sa jeune frimousse l'air d'un bouton de rose dans le papier découpé d'un bouquet. Mais voici que, soudain, en se chaussant, Miralette s'aperçut qu'il lui manquait une pantoufle d'hermine. Elle ne pouvait décemment aller à la noce à cloche-pied, et les autres chaussures ne s'accordaient pas à sa robe; seules

les pantoufles de blanche hermine convenaient à cette heure.

« Bah! se dit Miralette, je vais l'aller chercher où je l'ai abandonnée. »

Elle se rendit au pavillon rustique : la porte céda sans peine à son premier geste; elle entra.

Dans le coin, elle aperçut aussitôt son bien. Elle avança avec précaution cette fois. Elle se pencha vers le sol, examinant attentivement sa pantoufle, réfléchissant. Deux grosses dents de fer la mordaient, elle tira doucement pour ne rien déchirer.

Les dents tenaient; Miralette tira encore un peu plus fort, patiente, tenace; il lui sembla que peu à peu on lui cédait. Elle ne voyait pas le vilain nain qui, derrière elle, grimaçait.

Enfin, sur un geste du gnome, la mâchoire de fer lâcha sa proie.

« Ah! la voilà! » fit Miralette. Mais, quand elle voulut se retourner pour regagner la porte, Miralette ne put bouger : ses pieds restaient immobiles, comme cloués au sol.

Elle essaya de s'arracher à cette étreinte, elle ne voyait maintenant nul piège qui la pût retenir.

Elle se pencha, du doigt toucha ce sol : il était mou et visqueux. Miralette y était arrêtée, immobilisée, captive. Le gnome lança en ricanant :

« Ah! ah! quand on ne peut pas prendre des alouettes au miroir, on capte les oiseaux à la glu. »

Cependant, au palais, le cortège était prêt pour la cérémonie, les dames d'honneur venaient querir Miralette,

et le prince en grand uniforme l'attendait au perron, avec son lévrier blanc. « Où est-elle, où est-elle ? » s'écriait-on de toutes parts.

Le roi levait les bras au ciel, chacun courait de-ci, de-là. « Où est-elle ? » Le prince souriait.

Il ouvrit la main ; son grand lévrier blanc huma l'air, flaira la piste et fila droit vers le chalet. On le suivit, le prince ouvrit la porte d'un geste.

On eut toutes les peines du monde à arracher Miralette du sol englué ; il fallut quatre hommes très forts pour la délivrer ; encore perdit-elle cette fois les deux pantoufles qu'elle avait mises, toutes souillées de cette glu.

Puis il fallut avouer à son père l'aventure, que dis-je ? les deux aventures.

Quand il les sut, le roi prit sa voix grave et son index menaça : « Ma fille, outre les arquebuses, les arbalètes, les couteaux et les épées, il faut te méfier des pièges à loups, de la glu à passereaux. » Miralette de sa voix obéissante répondit : « Oui, mon père... », et elle ajouta :

« Si, par hasard, je rencontre de méchantes gens qui me tendent des pièges, j'ai maintenant un époux pour me défendre et me sauver.

— Oui, fit le prince, mais souvenez-vous tout de même que, dans la vie il faut être prudente, et que bien des embûches que l'on ne voit pas sont semées sous nos pas ! »

BIMBELINE ET CORINDON

Pour Mlles Marie-Thérèse et Simone Barrieu.



E jour-là, Bimbeline, par la route accoutumée, menait paître ses moutons. C'était une aube d'avril, claire et gaie, enveloppée d'un peu de brume bleue.

Sur le chemin, elle croisa une vieille petite femme toussottant qui soufflait dans ses doigts fripés et, spontanément, Bimbeline retira bien vite sa grande cape de bergère et la jeta sur les épaules tremblotantes de la vieille.

« Oh! merci, Bimbeline, que ta mante est douillette! Mais, à présent que tu me l'as donnée, comment vas-tu te défendre de l'hiver qui viendra?

— Eh! bien, mère-grand, je prendrai un fuseau, une navette, des aiguilles de bois, la laine de mes moutons, j'en filerai bientôt assez pour tricoter une cape; voici d'ailleurs le printemps qui commence et les jours d'été sont longs pour le labeur.

— Allons, Bimbeline, je le vois, tu es aussi courageuse que bonne, avisée que jolie; tu es bergère, Bimbeline, mais demain tu peux être reine, tu épouseras le fils du roi. »

Épouser le fils du roi! Bimbeline à ce présage n'éprouva point d'orgueil; elle était encore bien jeunette pour songer au mariage; cependant la perspective de semblables fiançailles lui parut douce, et cela lui réchauffa le cœur, mieux que la cape n'avait chauffé la vieille.

Épouser le fils du roi, cela certes était plus plaisant que de s'allier au meunier si blanc, au charbonnier si noir, au tailleur si chétif, au forgeron si fort.

« Tiens, Bimbeline, dit alors la vieille, voici un fuseau; puisque tu veux filer, il t'aidera grandement, j'en suis sûre, prends-le en souvenir de moi. »

Bimbeline le prit avec un gracieux merci : c'était un léger fuseau de bois de rose cerclé d'ivoire, c'était plutôt une baguette.

De la vieille, plus trace, elle avait disparu.

Bimbeline regardait de-ci de-là pour l'apercevoir, elle ne trouvait rien, quand soudain vers la gauche voici la route qui poudroie, un galop sourd à l'horizon accourt. Le galop s'approche, la poussière tourbillonne étouffante et, parmi les nuages gris, des hommes à cheval paraissent.

Ils aperçoivent les moutons blancs de Bimbeline tranchant net sur la prairie qui verdoie. Ils se précipitent; à coups de lance, ils les poussent, les entraînent. Dans un nuage gris, par l'autre bout du chemin, Bimbeline voit ses moutons s'évanouir, en poussière, entraînés par les brigands.

« Oh! soupire-t-elle, si j'avais eu seulement le loisir



de prendre un peu de laine pour garnir mon fuseau! »

A peine a-t-elle formulé ce vœu qu'elle voit son fuseau garni de laine douce. Emerveillée, elle se met à filer pour consoler sa peine.

Mais à nouveau, à droite cette fois, la route poudroie, des cris se font entendre; une foule hurlant, pleurant, accourt.

« Vengeance, vengeance, justice, justice! »

Ce sont tous les paysans de la vallée qui, en troupe, arrivent.

« Ah! Bimbeline, le prince Rapace et ses hordes pillardes ont fondu sur le village; il ne reste plus rien, ni fruits, ni volailles, nos chaumières sont à sac.

— Je les ai vus, dit Bimbeline, ils m'ont ravi mes moutons.

— Eh bien! viens avec nous, vers le roi, notre Sire, il les punira, il nous fera justice et forcera le Rapace à restituer ses rapines.

— Allez, dit Bimbeline, j'ai beaucoup trop à filer pour vous suivre. »

A mesure qu'elle filait, le fuseau ne diminuait point,

la laine s'étirait sans fin, douce, souple. L'heure s'écoula, puis, à sa gauche, Bimbeline voit pour la troisième fois que la route poudroie : ce sont les villageois qui reviennent avec une troupe de gens armés que le fils du roi, le prince Corindon, sur son cheval blanc, précède et commande.

Le fils du roi ! le fiancé promis par la vieille à Bimbeline ! Il est fier et très beau, trop beau pour une simple bergère, sur son destrier caparaçonné d'or.

En passant devant Bimbeline, le fils du roi s'arrête.

« Et toi, bergère, tu ne te plains pas de Rapace : il a dû pourtant voler tes brebis.

— Prince, répond Bimbeline, vous avez déjà tant de choses à faire que je n'ai point le désir de vous donner le souci de mes déboires.

— Tu es discrète, bergère; pour cela, je veux que tu sois vengée la première; viens avec nous et, s'il te plaît, prends place auprès de moi, sur la croupe de mon cheval. »

Bimbeline est partie à côté de son fiancé mystérieux.

On arriva bientôt devant la demeure de Rapace : c'était un puissant château avec d'épaisses murailles crénelées et des mâchicoulis. Tout autour, un large fossé, profond sans doute, plein d'eau croupissante, empêchait l'approche; le pont-levis était redressé et la herse de fer tendait ses pointes malveillantes.

Le fils du roi sonna trois fois de la trompe.

A une meurtrière, Rapace montra son visage mauvais :

« Que me veut-on ?

— Ne le sais-tu pas, voleur ? fit le prince Corindon; je viens te demander de rendre à mes sujets tout ce que tu leur dérobas par force. »


FELIX LORIOUX

Un rire mauvais, diabolique, interminable fut la seule réponse.

Le fils du roi sonna à nouveau par trois fois de l'olifant, mais le pont-levis ne se baissa pas davantage; Rapace ne répondit même pas; le prince Corindon ordonna :

« Criblez le château de pierres et de flèches. »

Aussitôt les frondes tournèrent, les arcs se tendirent; mais les flèches se brisèrent contre les murs épais et les pierres s'y vinrent écraser.

Par dérision, Rapace répondait à l'attaque en lançant à Corindon des épluchures de fruits et des légumes, des os de volailles, des flacons vides.

Le fils du roi rougit sous l'affront.

« A moi les frondeurs, les archers! hardis, mes soldats! »

A nouveau les pierres et les flèches de pleuvoir sur le castel, sans l'émouvoir.

On ne pouvait songer à le prendre d'assaut, car on n'avait apporté aucune échelle, puis le fossé n'eût pas permis de les poser contre les murs; le jour peu à peu diminuait, et le fils du roi songeait déjà, avec tristesse, qu'il allait falloir retourner en arrière avec son escorte, sans châtier le coupable de ses vols, ni le punir de ses moqueries.

D'autre part, on n'avait rien pour camper devant la la place, nulle victuaille pour le repas du soir; déjà la foule commençait à murmurer : « Justice, justice! » et les soldats criaient : « A boire, à boire, à manger! »

Les paysans doutaient de l'autorité du prince Corindon, qui n'avait pas tenu ses promesses.

Le prince Rapace à nouveau mit son vilain museau à la meurtrière.

« Mon cousin, cria-t-il moqueur, je sens le serein qui tombe et la nuit qui approche ; voici du moins de quoi vous éviter de coucher à la dure, et vous permettre de faire un souper savoureux. »

Ce disant, il lança une peau de mouton écorché, et la tête décapitée de l'animal. Bimbeline reconnut le plus beau de ses moutons, le grand bélier roux, roi du troupeau.

Elle n'eut pas un instant de regret pour le dommage que cette perte lui causait, mais elle souffrit pour l'injure faite au fils du roi ; elle comprit que l'heure de se mêler de l'aventure était venue, elle prit son fuseau enchanté.

Elle toucha les flacons vides, et aussitôt ils furent pleins d'un beau vin rouge ; elle toucha les carcasses de volailles, et tout de suite elles se changèrent en poulardes ; les vieilles croûtes devinrent de belles miches croustillantes, les noyaux furent des fruits sucrés. Bimbeline allait de-ci, de-là :

« Mangez, vous tous, et buvez à la santé de votre prince. »

Et tous criaient, riaient, se régalaient, chantaient :

« Gloire à Corindon. »

Quand tous furent amplement rassasiés, Bimbeline toucha de son fuseau la peau de mouton, et aussitôt chacun eut son tapis de laine blanche pour se coucher douillettement.

« Dormez, vous tous, fit Bimbeline, le prince veille sur votre sommeil. »

Quand un ronflement sonore emplit la nuit, elle s'approcha de Corindon :

« Maintenant, prince, vous allez prendre le château. »

Sur le bord du fossé, elle toucha la terre, et la terre traversa l'eau jusqu'au pied de la herse, faisant une route solide, au lieu du pont-levis relevé. Il ne fallait plus à présent qu'une brèche.

Elle toucha la tête coupée du bélier, et la tête, comme une masse, boum, boum, boum, à grands coups de corne frappa dans la herse si fort qu'elle la fendit et l'abattit. Le prince, l'épée en main, s'élança.

Derrière la porte abattue, Rapace et ses bandits, armes au poing, attendaient. Le fils du roi fit tournoyer sa lame, Bimbeline la toucha, et ce fut comme si mille épées fussent tirées du fourreau; en un éclair, les soldats furent transpercés et Rapace vaincu demandait grâce à genoux.



Au matin, quand le camp improvisé s'éveilla, on vit, par la porte béante de la forteresse domptée, comme jadis de l'arche arrêtée sur le mont Ararat, sortir un étrange défilé. En tête, les moutons de Bimbeline, conduits par les chiens aboyeurs, puis les bœufs, les vaches, les dindons glousseurs rouges de colère, les canards cancanants, les oies criardes, le cou roide, très long. Une grande voiture traînée par les chevaux, trois de front, portait les légumes, les fruits, les sacs de grains, et les ustensiles de cuisine scintillaient pendus aux ridelles; sur le



haut, un grand coq vert et bleu saluait le soleil. La foule cria :

« Vive le roi, vive Corindon!

— Ah! Bimbeline, fit le prince, quelle victoire je te dois, ne veux-tu pas être ma femme? »

Bimbeline répondit oui. Et le jour de ses noces merveilleuses, en souvenir de ce jour, le prince Corindon lui fit don d'un collier au bout duquel pendait une petite toison de mouton, en or finement ciselé.

BRIMBORIONNE ET PIMPERLIN

Pour Mlle Monique Lefebvre.



A nourrice de Brimborionne, fille du roi de Carniole, pour cueillir des pâquerettes, déposa un instant la petite princesse au pied de la grande meule, sur un doux lit de foin odorant.

C'était justement le jour où passaient les cigognes pour aller prendre leurs quartiers d'hiver, dans la ville accoutumée, à Klikenbeck, la capitale du Royaume voisin.

L'une d'elles, la reine des cigognes, qui conduisait le triangle migrateur, aperçut cette meule :

« Voilà, songea-t-elle, de quoi faire à mon nid une doublure douillette! »

Et crac, d'un coup de son grand bec, elle happa au passage une poignée de ce foin... et, sans y prendre garde, avec l'herbe séchée, elle emporta Brimborionne.

Aussi quand Milka, la nourrice, la voulut reprendre,

elle ne put la trouver et dut, avec larmes, s'arrachant les cheveux, revenir seule au Palais.

On la mit en prison, dans le cachot des traîtres, des prisonniers d'Etat, pour instruire son procès.

La grosse cigogne cependant avait continué sa route, son vol infléchi un instant l'avait amenée droit au toit du palais de Klikenbeck, où son nid l'attendait, à la base d'une large cheminée de pierre sculptée.

Elle posa le foin dans le berceau rond fait de branches tricotées, et voici qu'elle aperçut Brimborionne qui remuait ses menottes en demandant son lait.

La cigogne fut si étonnée qu'elle se mit à claquer du bec — plic, ploc, — très fort comme pour avertir les autres d'un danger et toute la troupe répondit : « plic, ploc! » en claquant du bec. Ce vacarme attira tout le monde dans la cour d'honneur : le roi, la reine de Klikenbeck et les courtisans. Tous levèrent la tête vers les toits et aperçurent la troupe des cigognes qui tournoyait affairée autour d'un même point, plic, ploc!

Vite, on fit avec des échelles de corde monter un page aux jarrets souples pour voir ce qui causait cette ronde étrange des cigognes familières, le page arriva contre la cheminée et, dans le nid, vit la princesse.

Délicatement, dans ses mains, il la prit, avec des précautions infinies, redescendit et dans les bras de la reine ravie, déposa la princesse Brimborionne.

« Ce doit être la filleule de la fée des Oiseaux », dit la reine, et comme elle avait une nourrice pour son fils, le prince Pimperlin, elle lui confia Brimborionne.

« Vous les élèverez comme s'ils étaient deux jumeaux ».

Et la famille royale s'accrut d'une fille tombée du ciel.

Cependant, Milka, la malheureuse nourrice de Brimborionne, dans son cachot gémissait, attendant le jugement fatal. On l'avait questionnée doucement d'abord, avec des paroles insinuantes, lui promettant beaucoup d'or si elle disait où se trouvait la princesse, puis avec des mots rudes, avec d'affreux instruments de torture ensuite, rien n'avait pu lui arracher le secret ignoré.

« Dis-nous à quelle sorcière tu l'as vendue pour ses œuvres infernales ? »

La nourrice ne pouvait que répondre :



« Grâce, grâce, je ne sais rien ! »

Bref, on la condamna à être brûlée vive sur le parvis du Palais, au jour anniversaire de la disparition mystérieuse de Brimborionne.

La veille au soir, le juge avec sa robe rouge, ses yeux féroces, lui vint lire la sentence : « Nous, par la volonté du peuple, roi de Carniole, avons condamné.... »

La nuit, on le

conçoit, fut atroce pour Milka, la pauvre nourrice; elle se lamentait sur l'injustice des hommes, implorant les fées clairvoyantes et puissantes.

Au petit jour, heure fatale, un rayon de soleil levant passa par les barreaux de son cachot :

« O lumière, éclaire-les et montre mon innocence. »

Et dans le rayon doré, voici qu'une forme se dessine, vaporeuse : une fée apparaît à la pauvre éplorée.

« Milka, ton étourderie ne méritait pas un tel traitement, tu négligeas de surveiller la princesse Brimborionne que l'on t'avait confiée, tu fus étourdie comme une mouche frivole; mouche tu seras jusqu'au jour où, mouche, tu mourras dans un geste qui émouche. »

Milka se sentit devenir toute mince, toute menue, légère; sa mante se changea en deux ailes transparentes et, dans le rayon de soleil où dansait la poussière, entre les barreaux de fer trop serrés hier, trop larges à présent, elle s'envola délivrée.

C'était, je vous l'ai dit, le jour anniversaire de l'enlèvement de Brimborionne, et, comme l'an d'avant, les cigognes regagnaient les quartiers d'hiver à Klikenbeck, traversant le royaume de Carniole.

La grosse cigogne en tête du triangle passait au moment juste où Milka, transformée en mouche sortait de sa prison; floc ! d'un coup de son long bec, la cigogne au passage la happa.

Aussi quand le juge en robe rouge entra dans le cachot pour avertir la prisonnière que « c'était l'heure » de la mener au bûcher, il ouvrit tout grands ses yeux féroces, trouvant la cellule vide.


FELIX LORIOUX

« C'était vraiment une sorcière, déclara-t-il, sentencieux. Elle s'est sauvée sur un rayon de lune. »

Et tout fut dit, par force, pour le moment.

Mais la reine des cigognes, en arrivant à son nid habituel, au pied de la grosse cheminée de pierre sculptée, heureuse de parvenir au but, eut un cri joyeux. Crô, elle ouvrit son long bec et la mouche Milka qui, de toute la force de ses pattes, s'était agrippée pour n'être pas avalée, profita de cette ouverture pour s'envoler.

La cigogne allait la rattraper quand, avisée, la grosse mouche se précipita dans la cheminée, la cigogne plongea son long cou, mais la mouche était déjà loin, le grand bec happa quelques flocons de suie.

« Bast, se dit la cigogne, ce n'était qu'une mouche ! »

La grosse mouche Milka, à force de descendre par la cheminée, arriva dans une pièce où justement se tenait la nourrice commune à Brimborionne et Pimperlin. Stupéfaite à la fois et joyeuse, elle aperçut la princesse disparue si mystérieusement, dont l'absence avait failli lui coûter la vie, et, finalement, avait fait qu'elle était métamorphosée, heureusement, en grosse mouche.

Elle n'eut aussitôt qu'une idée, aller au plus vite prévenir la reine de Carniole que sa fille Brimborionne était retrouvée, car la reine avait tout le long du procès essayé de sauver la nourrice et de la défendre des juges.

Par la cheminée, la mouche remonta, elle vit que les cigognes lasses dormaient dans leur nid; elle s'élança dehors sans peur d'être gobée.

A tire-d'aile, elle arrive au palais du roi de Carniole ; par une fenêtre entre-bâillée (il faut si peu de place à une

mouche), elle pénétra dans l'appartement de la reine.



Celle-ci dormait, la grosse mouche vint lui bourdonner à son oreille : Vrunnn, vrunnn! et la reine, dont le sommeil, à présent que sa fille était disparue, était bien léger, s'éveilla à ce bruit : Vrunnn, vrunnn!

« Reine, dit la mouche à son oreille, votre fille, la princesse Brimborionne est au palais du roi, votre voisin, à Klikenbeck avec le prince Pimperlin. »

La reine crut rêver, mais, néanmoins, elle sauta aussitôt de son lit, appela les servantes.

« Vite, qu'on me vête, qu'on attelle la chaise de poste, avertissez le roi! »

Quand tous les préparatifs furent achevés, l'aurore rosissait le ciel, on se mit en route pour Klikenbeck, la grosse mouche par précaution s'était blottie dans les cheveux de la reine. On arriva sans encombre; le palais de Klikenbeck accueillit les arrivants.

L'histoire de la cigogne fut narrée, on amena Brimborionne.

« C'est elle, ma fille, s'écria la reine.

— Ma fille, c'est elle », s'écria le roi.

Il fallait maintenant réparer le mal si possible, réhabiliter faute de mieux la mémoire de la pauvre

nourrice, de Milka disparue, reconnaître son innocence.

On réunit les mêmes juges, après les mêmes délibérations, ils proclamèrent hautement l'erreur judiciaire.

Et l'on décida que le jour anniversaire de la disparition de Brimborionne, de la condamnation de Milka, la sentence d'innocence serait lue au peuple, du haut du parvis.

Le gros juge, à robe rouge, arriva à l'heure dite, à la place indiquée, à voix haute il proclama ce qui suit :

« Nous, par la volonté du peuple, roi de Carniole, avons décrété.... Dame Milka, par erreur accusée... est innocente de tout crime et, de ce fait, par notre volonté, pleinement réhabilitée. »

A ce moment, sur le nez du juge rouge, une grosse mouche se posa; d'un geste instinctif, avec le parchemin qu'il tenait en sa dextre et lisait à haute voix, le juge la voulut chasser — plouc — il l'écrasa net; sur le vélin, un point rouge apparut, posé à la fin de la phrase, après le mot... réhabilitée.

Ainsi le sort s'accomplit, la grosse mouche était écrasée par le geste qui émouche, et Milka réapparut selon la prédiction de la fée.

La joie était complète; pour tout dire, vous saurez que, plus tard, on célébra le mariage de Brimborionne et de Pimperlin, le jour anniversaire où les cigognes passèrent pour la dix-huitième fois.

CRAPONNE ET VIRIDINE

Pour Mlle Marie-Thérèse Aschbacher.



LA Reine, quand elle vit, à l'aurore, que la forêt venait d'essayer sa robe vert tendre, dit au Roi :

« Mon ami, ne serait-ce pas le moment, puisque vient le printemps, de baptiser notre fille ? »

Le Roi répondit :

« C'est l'heure en effet. Nous allons faire un tour dans le bois et tout en nous promenant, nous chercherons un joli nom à lui donner. »

Le Roi et la Reine sont donc allés se promener, à pas rêveurs, dans la douce forêt, comme des époux unis et heureux, et l'heure a passé si vite, dans le bonheur et la causerie, que le Roi soudain s'en aperçoit, bien tard, au déclin du soleil. Mais la Reine le rassure :

« Nous sommes tout proches du palais et nous n'avons qu'à revenir exactement sur nos pas. »

Ils retournent en arrière, mais dans le bois, toutes les routes sont semblables avec les mêmes arbres, les fourrés identiques, et la nuit approche. La Reine est harassée d'avoir si longtemps marché, et le Roi s'inquiète de la fatigue de sa compagne. Soudain ils aperçoivent une lumière sous les branches. C'est une cahute de feuillages, fraîche, odorante et jolie. Sur la porte une jeune femme leur dit :

« Soyez tous deux les bienvenus, vous semblez las, entrez, un peu de lait et de repos vous seront bons. »

La Reine s'est assise sur un tapis d'un joli vert émeraude et doux, doux, doux, si doux que, sitôt qu'elle a bu le bol blanc de lait mousseux, elle s'endort bien lasse, mais souriante et bercée de beaux rêves.

« N'ayez crainte, Sire, dit la femme, vous êtes en sûreté sous mon toit. »

Le Roi, à son tour, sur le sol vert, s'endort. Et pendant qu'ils dorment, la jeune femme, à la robe de gaze verte, veille soigneusement sur leur sommeil.

Lorsque, au matin, en s'éveillant, la Reine se sentit reposée et vaillante, elle eut un cri de satisfaction :

« Comme j'ai bien dormi!

— Comme j'ai bien reposé! » s'écrie à son tour le Roi.

La Reine se tourna alors vers la jeune femme et lui demanda :

« Puisque nous avons, sous votre toit, trouvé bon

accueil, la quiétude et la protection, ne voulez-vous pas nous faire le plaisir d'être marraine de notre fille?

— De grand cœur, répondit la femme, je l'appellerai donc comme moi : Viridine. Mais le jour est levé, la route claire; je vais vous guider pour rentrer aussitôt dans votre palais, par la bonne voie. »

De fait, au bout de quelques pas, ils arrivèrent à la grande grille dorée du parc.

Toute la cour était sur pied, tourmentée, agitée, tremblante. On n'avait pas vu revenir le Roi, ni la Reine. Ce fut un cri de joie général, une clameur d'allégresse quand on les aperçut, et auprès d'eux cette ravissante jeune femme, de vert vêtue.

Tout le monde était radieux....

Sauf la fée Craponne qui ne se sentait de rage.

Depuis que le royaume était royaume, Craponne avait été la marraine de toutes les princesses : c'était elle qui, à leur baptême, leur donnait, outre le nom, les cadeaux les plus somptueux. Elle comptait donc, cette fois encore, être marraine de la fille du Roi.

Craponne arriva grondeuse au milieu de l'allégresse générale, non que ce fût une méchante femme, mais un peu frivole, pas mal orgueilleuse, et fort vindicative.

« Ah! Ah! Reine, tu as voulu te passer de moi pour donner une marraine à ta fille, tu en as sans doute trouvé une plus riche que moi! eh bien, tu te passeras de moi aussi pour les cadeaux. »

La princesse Viridine a grandi vite, ravissante, souriante, sans maux et sans malice, et tous l'adorent.



On a oublié la fée Craponne et ses mauvais présages : Viridine d'ailleurs n'est point coquette, elle se contente de ses habits de droguet et de son linge fin de lin tissé. Mais l'heure vient où la princesse va être mariée au prince Amarantin, le fils du roi voisin, et où l'on prépare pour cette joyeuse cérémonie des fêtes merveilleuses.

On combine pour la princesse un costume somptueux, de la moire blanche brodée de fin argent et bordée de douce hermine; une collerette en point à l'aiguille, point d'Alençon; les joailliers ont serti, dans les griffes des bijoux, des diamants à l'eau plus pure que le cristal; enfilé les perles les plus rondes, les plus blanches, les mieux appareillées, en un collier d'un orient plus velouté que la lune encapuchonnée de brume.



Viridine sera belle pour recevoir le prince Amarantin.

Elle essaye, comme il est juste, son beau costume la veille du grand jour.



Par la porte entre-bâillée, une tête grimaçante passe soudain, et Viridine l'aperçoit dans le grand miroir où elle se mire : c'est Craponne, la fée furieuse.

« Oh, là! ma mie, que vous êtes belle, en vérité; mais n'est-ce pas bien tôt, il me semble : ce n'est que demain qu'arrive le prince; d'ici là, tous ces beaux atours auront le temps de se faner, de s'user, de se salir. »

Et, de fait, Viridine se retourne devant le miroir; la traîne sur le sol s'effiloche, un accroc apparaît au corsage, des taches sur le volant, une usure à la manche où le coude passe, la collerette est effrangée, froissée, déchirée; les perles sont devenues ternes, les diamants vitreux et remplis de taches. La pauvre Viridine est piteuse et lamentable sous ces loques prétentieuses, cette défroque gâchée, ces oripeaux de mascarade.

Elle pleure, et le rire de la fée Craponne, en écho, s'éloigne par les couloirs. Désolée, désespérée, Viridine s'est sauvée loin, loin, bien loin, pour qu'on ne la puisse rejoindre, pour qu'on ne la ramène de force au palais, avant l'heure où le prince Amarantin sera reparti.

Elle va droit devant soi, et voici que soudain elle arrive à la demeure de sa marraine : celle-ci, d'ailleurs, sur la porte, semble l'attendre; Viridine, pleurant, s'effondre dans ses bras :

« Marraine, marraine, si vous saviez....

— Quoi donc, ma mignonne?

— La fée Craponne, jalouse de n'être pas ma marraine, a tout gâché, bijoux et robes; je ne puis épouser le prince Amarantin.

— Eh bien, filleule, il faut aller trouver Craponne

et lui demander d'être ta marraine; je renoncerai, moi, à ce plaisir.

— Eh quoi, vous consentiriez à ce que je vous répudie?

— Mais, de grand cœur, Craponne aura le temps de tout réparer.

— Eh bien, moi, je ne veux pas, ma mère vous a choisie et je vous garde, je renonce aux parures et non à vous.

— C'est bien, Viridine, je voulais t'éprouver; ne crains rien, je suis fée aussi, fée des forêts, je veux d'ici demain te faire une toilette à mon idée. Craponne ne pourra la souiller, je suis à l'abri de ses maléfices. Couche-toi, je t'éveillerai quand l'heure sera venue. »

Viridine s'est endormie; la fée a fait un signe de sa baguette. De petits lutins, vêtus de fourrure grise, coiffés de bonnets aux longues oreilles, de fines moustaches sous leurs petits nez camards, ont apporté une pièce d'étoffe roulée. On croirait de la mousse, mais quand la fée la déroule, on reconnaît du velours vert, d'un vert émeraude ravissant. On le brosse pour enlever quelques feuilles sèches, un brin de poussière fine.



La fée lève sa baguette : d'autres lutins accourent vêtus de fourrure, un peu plus grands que les premiers; ils apportent de grands ciseaux tout pareils aux cisailles dont on taille les haies; la fée

prend les cisailles et dans le velours vert coupe et taille et rogne à son gré.

Elle lève sa baguette et un autre lutin, vêtu de fourrure rousse, plus petit que les premiers, mais si vif, si pressé, avec de longues aiguilles de sapin et des fils de Vierge, se met à coudre. Il coud, coud, coud, coupant du bout des dents, le fil au bout de la couture, si bien et si vite qu'en un instant tout est terminé.

La fée lève sa baguette et, du toit, de petites vieilles descendent au bout de longs fils et ont tôt fait de tisser une collerette d'une dentelle incomparable.

La fée lève sa baguette et murmure : « Rosée! Rosée! »

Une fée accourt, vêtue de tulles translucides, de mousselines impalpables; sur le sol, sur la robe, sur la collerette elle éparpille une pluie de diamants plus purs mille fois que ceux des joailliers de la couronne.

Alors la fée éveille Viridine :

« Lève-toi, l'heure approche. »

Viridine endosse la robe de velours vert qui moule sa taille ronde : elle est constellée de diamants qui scintillent de mille feux au soleil.

Avec sa marraine, elle arrive au palais, à l'instant juste où le prince y parvient : il s'arrête ébloui et baise la main de Viridine. Et ce furent leurs noces merveilleuses dans la splendeur du printemps vert.

ARMOISE ET SOURICEAU

Pour Mlle Yvonne Ferroud.



ENTRE le roi, son père, et sa mère Madame la reine, la jeune princesse Armoise, à la grande table de noyer sombre, est assise et regarde des images, sage comme elles. Le roi et la reine causent, sans songer que les petites oreilles d'Armoise entendent tous les mots, en les comprenant presque tous. Le roi dit :

« Ne la pourrions-nous marier au prince Beaucimier; c'est un puissant seigneur, dont les richesses s'accroîtraient encore de notre héritage. »

La reine répond :

« Ne serait-il pas préférable de lui faire épouser le prince Amadys. »

Et pendant que le roi et la reine pèsent le pour et le contre, la princesse Armoise, qui comprend que c'est d'elle

qu'il s'agit, feuillette allègrement les pages du gros livre pour sembler ne pas faire attention.

Au passage, elle aperçoit une grande enluminure où l'on a représenté un beau chevalier, dans une cuirasse d'or, le pied sur un monstre vert. Elle songe :

« Voilà un chevalier sans peur, et, si je l'avais auprès de moi pour me défendre, je n'aurais crainte des voleurs ni des dragons. »

Aussi, quand tout le monde — sauf la garde — dort dans le palais, que, bordée en son lit blanc par la reine sa mère qui l'a baisée au front et le roi son père qui lui a un peu piqué les deux joues de sa rude moustache, Armoise aussi dort ou plutôt feint de dormir, éveillée par son idée, Armoise, la princesse, doucement se lève.

Pieds nus, dans sa toilette de nuit, elle va par les couloirs d'ombre, petite souris blanche, jusqu'à la bibliothèque où elle sait que le roi son père a serré le gros volume aux belles images, le volume où est caché le chevalier qui saurait si bien la défendre de toutes les peurs et de tous les dangers.

Dans la salle studieuse, sur leurs rayons, les tomes s'alignent. Armoise reconnaît celui qu'elle veut dans un rayon de lune qui l'éclaire; elle pousse une chaise dont le dossier va lui servir d'échelle et grimpe adroitement.

Elle prend le tome dont le poids manque de l'entraîner, mais, forte de sa volonté, Armoise redescend, le pose sur une table, l'ouvre, le feuillette, cherche et trouve enfin son défenseur, le chevalier.

Alors, avec ses petits ciseaux d'or et d'argent, Armoise, délicatement, découpe dans le vélin la silhouette rassu-

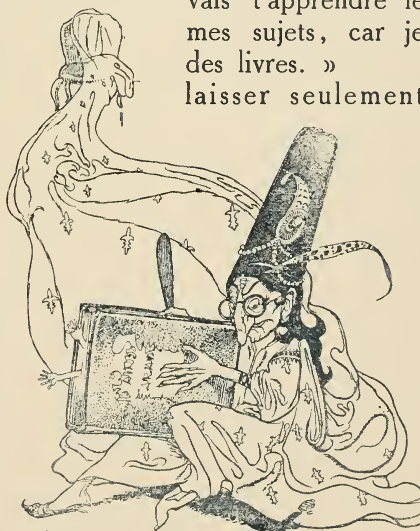
rante pour l'emporter avec elle dans ses appartements.

Elle va refermer le livre, un bruit lui fait lever les yeux; devant elle une femme est dressée, le front barré d'un pli sévère.

Ses yeux brillent comme des glaces et sont cerclés d'or, sa lèvre est pincée dans un visage pâle et sérieux, elle est vêtue d'une robe de parchemin jauni sur laquelle brille un semis de fleurs de lis et que borde une dentelle d'or; dans sa main, elle tient un étrange couteau d'ivoire à la pointe arrondie; elle regarde Armoise et lui parle :

« Petite princesse, maladroite et malavisée, tu as gâté l'un des plus beaux, des plus rares, des plus précieux manuscrits de ces rayons; je vais t'apprendre le respect que l'on doit à mes sujets, car je suis Bibline, la fée des livres. »

Ce disant, sans laisser seulement Armoise se disculper, Bibline, crac, entre les deux tranches du gros volume, saisit la princesse, agrafe les deux fermoirs d'argent ciselé, et repose le tome sur un rayon.



Hélas! Hélas! le chevalier ne l'a pas défendu de ce péril qu'Armoise ne prévoyait pas.

Armoise, comme

une fleur aplatie entre deux feuillets, est prisonnière, écrasée, étouffée entre les pages.

Vous devinez la stupeur du roi et de la reine quand, au matin, ils ne trouvèrent plus Armoise dans son petit lit blanc, où tous deux l'avaient bordée.

« Où peut-elle être ? » se demandèrent-ils inquiets.

Et l'inquiétude se changea en angoisse quand nul ne put dire, ni les portiers aux portes, ni les sentinelles au pont-levis, ni les gardes dans les couloirs, qu'on l'eût seulement vue passer.

N'était-elle pas nu-pieds ? Elle n'avait pu aller bien loin. Les bohémiens, voleurs d'enfants n'avaient pu pénétrer jusqu'à son lit, il n'y avait qu'une méchante fée.

On pleura, on sanglota, mais Armoise ne se retrouva point. En larmes, Madame la reine se retira dans son boudoir ; angoissé, le roi se réfugia dans son cabinet pour réfléchir, chercher, penser.

Il regarda autour de lui tous ses livres :

« A quoi sert votre vaine science, les formules que vous contenez, leur dit-il, le poing serré, puisque vous ne pouvez m'apprendre où se trouve ma chère fille ? Ah ! livres inutiles, dont Armoise ne pourra même plus feuilleter les images, je vous déteste ; puissent les rats et les souris vous ronger à leur guise ! »

Et voici qu'à ce souhait, le roi aperçoit un petit rat blanc qui, dans un coin de la pièce, semble grignoter un morceau singulier de parchemin.

Le roi doucement s'approche pour voir, sans effrayer la bête jolie ; il se penche, examine et reconnaît, sur le parchemin, le chevalier, enrichi d'or, qu'hier soir Armoise


FELIX LORIOUX

s'amusait à regarder; il tend avec précaution sa main; la petite bête saute sur sa manche et, le long de son bras, court à son épaule.

Malgré sa peine, à ce joli rat blanc, le roi sourit, il est si coquet avec son petit museau et ses yeux, deux perles de rubis.

« Ah! Souriceau, toi qui vas partout, dans les moindres petits coins, dis-moi où ma pauvre Armoise est cachée. »

Le raton s'approche vers l'oreille et voici ce qu'il répond :

« Sire, Armoise est en prison.

— En prison, ma fille, la fille du roi! Qui donc osa?

— La fille du roi a encouru la colère d'une fée sévère, mais juste, et, pour la sauver du cachot, il faut réparer le mal qu'elle fit.

— Quel est donc ce cachot?

— C'est une cellule étroite close par deux ponts d'argent; pour l'ouvrir, il faut connaître le secret.

— Souriceau, ne veux-tu pas me le dire, ce secret?

— Que me donnerez-vous en échange?

— Je te donnerai ce que tu voudras.

— C'est dit; eh! bien, écoutez, sire : Armoise, de ses petits ciseaux d'or et d'argent, a découpé dans un manuscrit le chevalier que vous voyez, et Bibline, la fée des livres, pour la punir, elle qui, je le sais, hélas! ne plaisante pas avec ceux qui abîment les volumes, l'a emprisonnée dans l'un d'eux. Pour la délivrer, je le répète, il faut réparer le mal, reposer le chevalier dans le volume, reconstituer l'image comme autrefois.

— Comment faire ?

— Écoutez, ouvrez le livre que voilà, cherchez le feuillet. »

Le roi prit le manuscrit, tourna les pages et eut vite trouvé le dommage.

« Prenez ce que je tenais entre mes pattes, appliquez-le à l'endroit exact. »

Le roi prit le chevalier découpé et le posa au point voulu.

« Maintenant, il faut le fixer ; ouvrez ce vitrail. »

Le roi ouvrit un vantail de la fenêtre. Souriceau s'élança au dehors.

« Souriceau, Souriceau, criait le roi, pourquoi m'abandonnes-tu ? » Mais Souriceau était déjà loin.

Le roi se pencha à tomber ; il l'aperçut qui courait vers un cerisier, grimpait au tronc, redescendait, revenait toujours trottinant, aux aspérités de la muraille, regagnait la croisée et bientôt, dans sa paume, déposait une petite boule couleur d'ambre.

« Avec cette gomme, sève du vieux cerisier, roi, vous pourrez, après l'avoir fait fondre, réparer le dommage. »

... Le roi écoute les

sages avis de Souriceau, et les dégâts causés par les petits ciseaux d'or et d'argent de la princesse Armoise sont bientôt réparés; les deux bords de la coupure sont rapprochés; le chevalier, le défenseur inutile et vaincu de la princesse Armoise, a repris sa place; immobile, il est à nouveau prisonnier dans sa page.

Le roi, d'un dernier frôlement de sa main, achève de lisser le feuillet du volume, et voici qu'à ses yeux stupéfaits et radieux sa fille apparaît souriante, à peine effarouchée.

Le roi à grands cris appelle la reine :

« La voici! la voici! »

Et Madame la reine l'entend de sa chambre lointaine, comprend aux battements de son cœur, accourt.

« Armoise, chère enfant, où donc étais-tu ? »

Le roi raconte l'aventure à la reine frémissante; on se souvient alors de Souriceau, oublié un peu depuis un instant, on se retourne pour le remercier comme il convient.

Il est là dans un coin qui lisse ses fines moustaches.

« Qu'il est mignon! dit la reine.

— Qu'il est joli! répond Armoise, et je l'aime bien mieux que le vilain chevalier. »

A ces mots, Souriceau se gonfle, se redresse, se hausse, se transforme : c'est un beau prince de blanc vêtu, manteau d'hermine.

« Roi, reine et vous, gentille princesse, daignez accepter mes hommages. La fée Bibline aussi m'avait enchanté un jour que je fus surpris par elle déchiquetant par gaminerie les coins de mon livre d'études; elle me dit : Comme les rats, tu ronges les volumes au lieu de les étudier;

rat tu seras, Raton, Souriceau, jusqu'au jour où quelque autre coupable sera pris par moi et délivré par ta malice. Ce jour est venu; à mon tour, merci.

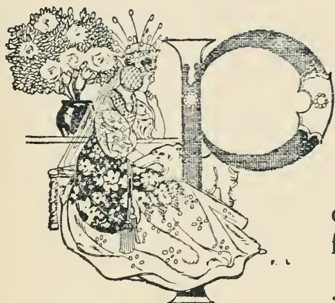
— Mais, dit le roi, je t'ai promis de te donner ce qui te plairait; que veux-tu?

— Sire, si toutefois demoiselle Armoise y consent, je demande sa main.... »

Armoise consentit, et ce fut une noce merveilleuse.

PERDICAN ET CYMBALAIRE

Pour Mlle Alice Gothé.



PERDICAN s'inclina devant le roi, son oncle :

« Sire, j'ai l'honneur de vous demander la main de demoiselle Cymbalaire, votre fille.

— Perdican, répondit le roi, je te l'accorde si, comme je le pense, Cymbalaire est de cet avis.

— Mais oui, père, s'exclama joyeusement Cymbalaire.

— Voici donc, continua le monarque, un premier et un second point entendus ; il en reste un troisième et non le moindre : un vieil usage, une antique loi de chevalerie peut-être va vous faire faire la grimace. Je vais proclamer vos fiançailles par le royaume, afin que nul n'en ignore et que chacun vous reconnaisse comme mes héritiers, les futurs souverains du pays, et aussi pour que celui, comte, marquis, duc ou prince, qui, par sa haute

lignée, sa bonne noblesse, sa valeur personnelle, pourrait prétendre à cette alliance, fasse valoir ses droits.

— Sire, déclara Perdican, vous lui pourrez répondre que vous avez déjà choisi votre gendre; n'êtes-vous plus le maître sur vos terres?

— Père, ajouta Cymbalaire, vous direz que j'ai d'autres penchants; ne suis-je pas maîtresse de ma destinée?

— Ta, ta, ta, ta..., je suis le maître, c'est entendu, et toi aussi, tu es la maîtresse de bien des choses, sauf de désobéir à la loi que les fées elles-mêmes ont dictée, voilà plus de quatre mille ans. Il te faudra, Perdican, s'il te vient un rival digne de ton nom, défendre ta fiancée en champ clos, dans un tournoi, à la pointe de la lance.

— Eh bien! sire, je la défendrai. »

Perdican se raidissait sur ses jarrets, tenait haut sa tête fière, et ses grands yeux clairs regardaient sans peur.

« Bravo, Perdican! » dit le roi, mais à part soi le roi songeait : « Il est beau, intelligent et bon, il rendrait ma fille heureuse, j'en suis certain, mais saura-t-il être le plus fort à l'heure du combat? »

Les fiançailles solennelles furent donc proclamées : « Entre très noble et très belle demoiselle Cymbalaire, fille du roi, notre maître et le prince Perdican, duc de Belgor et de Fulgence... qu'on se le dise! »

On se le dit et, comme le roi l'avait redouté, les rivaux résolus présentèrent leur requête. Ils étaient au nombre de vingt, de tous duchés, comtés, principautés, marquisats, tenant en mains leurs parchemins.

Le roi avec soin les examina un à un. Il put aisément écarter ceux qui n'avaient pas les papiers exigés pour



être gendres d'un roi ; l'un en sa famille avait compté un félon ; un autre, bafoué par ses vassaux, n'avait pas su les gouverner : comment eût-il mené tout un royaume? Si bien, qu'avec un peu de parti pris, il le faut avouer, le roi crut un instant que Perdican n'aurait point de lutte à soutenir, quand Esplandian se présenta.

Esplandian, quatorzième du nom, comte de Cerdagne et baron d'Astérie, réunissait malheureusement toutes les conditions requises ; il fallut retenir sa demande.

Le roi songea : « Mon pauvre Perdican jamais ne pourra lutter contre ce colosse. » Esplandian était haut comme une tour; solide comme elle, il avait une cuirasse invulnérable, et sous son casque on eût dit un monstre de bronze. Son glaive d'un seul revers tranchait un chêne, et sa lance était haute comme les peupliers au bord de la rivière. Esplandian était un seigneur aux mœurs rudes, qui, au printemps, lorsque les champs et les prés sont fleuris, n'hésitait pas dans ses jeux violents à fouler aux pieds des chevaux, les moissons pleines de promesses des paysans, ses serfs. Il était honni dans ses terres !

Quand Cymbalaire le vit, elle fut effrayée à l'idée que Perdican l'aurait à combattre; mais Perdican ne broncha pas; il préférait trouver la mort plutôt que de reculer; en son âme, il espérait quelque hasard bienveillant. Au

pied du trône, en manière de défi, Esplandian avait jeté son gantelet ; Perdican le ramassa, et l'heure du tournoi arriva bientôt.

Pendant que se dressaient les tribunes pour les spectateurs, l'estrade royale pour les juges, Cymbalaire, inquiète et triste, s'était retirée en ses appartements ; elle brodait, selon l'usage, une écharpe de soie, à ses couleurs, pour son chevalier.

C'est sur un fond vert tendre que Cymbalaire, du bout de son aiguille adroite et vive, fait fleurir de blancs jasmins. Ils sont si réels, si naturels qu'on est tenté de les porter à ses narines, il semble qu'ils doivent embaumer.

Assise auprès de la croisée, les yeux encore troublés par son angoisse, Cymbalaire brode et songe profondément. Si profondément qu'elle n'aperçoit point une femme qui, dans l'espace, s'avance, portée sur la brise.

C'est, il est vrai, une fée ; à son approche, un parfum exquis se répand et sur le sol s'éparpillent des pétales de toutes nuances, de toutes formes.

Elle se penche vers Cymbalaire, examine son travail :

« Cymbalaire, Cymbalaire, écoute-moi.... Je suis la fée des Fleurs et je veux te sauver, toi qui connais si bien mes sujettes et les reproduis si adroitement, que tu peux sous tes doigts en créer d'immortelles, que ne fanera pas le beau soleil brillant, que ne brûlera pas la froidure du triste hiver ; toi, grâce à qui, en toutes saisons, je verrai mes filles florissantes, écoute-moi :

« Sèche tes larmes, tu épouseras Perdican ; les fleurs ont leur douceur, elles ont aussi leur force.

« Rappelle-toi que leur parfum grise, étourdit, trouble


FELIX LORIOUX

la tête au point parfois d'être mortel. Malheur à qui s'endort sur un lit de roses. Souviens-toi aussi que, patiente, amie de la clarté, la fleur se tourne vers la lumière, qu'elle sait grimper en haut des faîtes; vois les roses patientes, les glycines, le chèvrefeuille, le jasmin aussi monter le long des murs pour courir au bord des toits. Vois le liseron parfois enlacer des tiges robustes, que pourtant il étouffe à son gré ; le vieux lierre qui consolide les murailles branlantes et la vigne vierge qui les dore : la fleur est une parure, elle peut être une armure.

— Les fleurs sont bien belles, murmura Cymbalaire.

— Les fleurs sont bonnes, elles ont de la mémoire, elles sont l'ornement des pierres tombales, elles aiment qui les aime... et elles n'aiment pas Esplandian, qui les massacre dans les prairies lorsqu'il chasse à courre. Aie confiance, Cymbalaire, la fée des fleurs te protège.

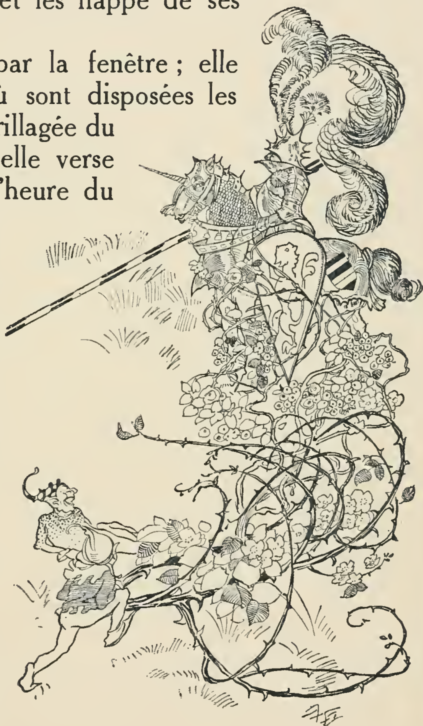
« Mais voici déjà le soleil qui se couche; demain, c'est le grand jour, c'est le tournoi, et j'ai encore trois choses graves à accomplir. De ton côté, achève ta broderie, noue-la sans crainte au bras de Perdican sur lequel tu t'appuieras dans la vie. Cette écharpe flottera victorieusement dans la brise.

Sur son front, Cymbalaire sent une caresse qui embaume ses narines; la fée s'est évaporée dans l'espace.

Elle s'est rendue sur le terrain du tournoi ; entre la clôture dressée sur la terre battue, elle éparpille mille pétales qu'elle tire de son escarcelle blanche. Puis elle s'élance dans le ciel, de sa baguette touche un flocon de nuage qui passe, et le nuage s'éparpille à son tour en mille gouttelettes qui s'accrochent aux brins d'herbe.

La fée s'envole, elle s'engouffre dans les écuries royales où sont attachés les chevaux de la joute. Énorme et massif, celui d'Esplandian, de ses grosses lèvres, broie les graines effilées de l'avoine; sur le foin du râtelier, la fée jette une poignée de ses graines, des fleurs de trèfles roses, rouges, apparaissent; à pleins naseaux la bête les hume, hennit de joie et les happe de ses grosses babines.

La fée s'envole par la fenêtre; elle entre dans la salle où sont disposées les armes; sur la visière grillagée du casque d'Esplandian, elle verse un flacon de cristal. L'heure du tournoi est arrivée : les deux rivaux vont se mesurer, Esplandian, sur sa bête massive, bardée de fer, s'élance en avant. Perdican, de soie vêtu, sans même une dague, à pied s'avance, un lis blanc à la main.



Esplandian fonce, Perdican, d'un bond, l'évite!

Sur le sol, pendant la nuit, des fleurs, des feuilles ont poussé: sur un fond de lierre

sombre, l'or du chèvrefeuille, le mauve de la glycine, des clématites, l'étoile blanche du jasmin, les fins liserons, des feuilles sanglantes de vigne folle. Le gros cheval d'Esplandian de ses lourds sabots les écrase, Perdican, au contraire, souple et léger, glisse parmi elles comme un roitelet dans un parterre.

Mais soudain, le cheval d'Esplandian semble devenir plus énorme encore : ce sont les fleurs et les feuilles de trèfle rouge qui le gonflent et le font souffler, hennir, s'époumonner.

Esplandian lui-même semble engourdi, sa tête est vague et ses paupières lourdes de sommeil ; la liqueur, née des graines de pavots, que la fée versa sur son casque l'endort et lui ôte sa vigueur.

Si bien que, peu à peu, sous la volonté de la fée, les plantes grimpantes, enchevêtrées aux pattes du cheval un instant immobile, arrêtent son élan, que, peu à peu aussi endormi tout à fait, Esplandian, l'ennemi des fleurs, vaincu par elles, se laisse glisser de sa selle et roule à terre....

Perdican s'élance ; victorieux selon les lois du tournoi, il pose le pied sur la cuirasse de son ennemi désarçonné.

La foule joyeuse crie : « Victoire ! »

Et c'est ainsi, que selon la promesse de la fée aux fleurs, Perdican devint l'époux de Cymbalaire qui savait si bien les broder dans la soie.

DANILO ET MANDOSINE

Pour Mlle Fritzie.



N passant à cheval par la plaine, le prince Danilo vit tout à coup tournoyer un oiseau au-dessus de sa tête.

Le prince Danilo, initié aux mystères de la vénerie, reconnut le vol d'un faucon pèlerin. Il tendit donc le poing en sifflant l'air du repos de chasse, et la bête docile vint s'agripper de ses deux serres.

Elle avait un capuchon de velours cramoisi, avec une aigrette blanche. Deux étoiles en or fin étaient brodées sur les œillères. La patte gauche était guêtrée d'un papyrus enroulé. Danilo laissa tomber les rênes sur le cou du cheval; l'animal obéissant s'arrêta. Les mains libres, Danilo déroula le papyrus et lut le message que le faucon apportait :

« Si loin que vous soyez, Prince, je vous conjure de

me venir délivrer : vous m'apercevrez sans peine dans la tour où je suis prisonnière, car elle est transparente comme le cristal, et vous saurez qu'elle se dresse au milieu d'une plaine blanche, toujours immaculée. »

Le message portait le sceau à trois étoiles de la princesse Mandosine.

Puisque c'était à lui que le hasard et l'oiseau avaient apporté la plainte de la captive, le prince Danilo, chevalier sans peur et sans reproche, ne voulut pas se dérober au devoir. Il redonna le vol au faucon d'un geste dégagé, ramassa les rênes et reprit la route.

Mais il ignorait où pouvait se trouver cette terre toujours blanche et, s'il connaissait les tours de pierre crénelées de maint château, il n'avait jamais vu la tour de verre comme celle qu'il fallait rencontrer.

« Je demanderai, pensa-t-il, aux bonnes gens le long du chemin. »

Il questionna : personne ne pouvait lui indiquer ni la plaine, ni la tour; pourtant, un jour, une gardienne de dindons put lui répondre :

« Une plaine toute blanche, j'en vis justement une hier à la droite de ce sentier, par delà la forêt que vous avez devant vous. »

Le prince Danilo donna des éperons, et sa bête s'élança au galop à travers les bois bientôt traversés.

Une autre femme, une seconde gardeuse de dindons, justement, était là.

« Dis-moi, bergerette, n'as-tu point vu la plaine toute blanche?

— Si, mon maître, je l'ai bien vue, hier, mais vous

vîntes trop tard; regardez, la voici. Toutes les pâquerettes, en un jour, au grand soleil se sont fanées; elle est grise à présent. Mais allez plus loin, il y a un pré tout rouge, ou plus loin encore une terre toute bleue, et puis encore un champ tout jaune. »

Mais le prince Danilo ne se souciait pour l'heure ni du rouge des coquelicots, ni du bleu des bleuets, ni de l'or des blés. Il fallait délivrer la Princesse.

Il continuait sa route, le front pensif, quand il aperçut une troisième gardeuse de dindons, qui, près d'une meule de foin odorant, pleurait, pleurait, pleurait.

« Oh là! mon enfant, qui te cause un pareil chagrin?

— Seigneur, seigneur, j'ai perdu mon aiguille, je ne puis faire ma besogne, et je vais être battue, renvoyée, sans avoir gagné mon pain.

— Nous l'allons retrouver, dit le prince, en sautant de son cheval. Où tomba-t-elle?

— Là! (et la fillette désignait un tas de foin).

— Oh, oh, ce sera difficile! »



Du moins, par acquit de conscience, du bout de son épée, Danilo se mit à fouiller l'herbe séchée. De son œil perçant, il fixait le sol, cherchant à voir briller l'aiguille disparue.

Soudain il sentit que

son épée résistait, comme si, à l'autre bout, une main l'eût retenue; il tira, sentit une résistance, tira plus fort, parvint à l'arracher du tas odorant.

Et Danilo aperçut, agrippé à la lame, la serrant à pleins bras, à pleins mollets comme un gamin qui grimpe au mât de cocagne, la mordant même à belles dents, un nain minuscule, un être étrange.

Il était vêtu de satin sombre à reflets métalliques; sa face même était grasse et luisante, ses yeux, brunis comme l'acier, pétillaient de vivacité, ses cheveux noirs semblaient filés avec du jais.

« Eh bien! fit le Prince, veux-tu bien lâcher mon épée?

— Non, non, non, criait le gnome, serrant plus fort.

— Tu vas voir, entêté, » sourit Danilo,

Ramenant à soi la lame, le Prince, de sa main gauche, empoigna le nain à pleins doigts : il était gros comme un écureuil.

Aussitôt le gnome lâcha le glaive pour s'accrocher désespérément aux écailles d'acier, aux mailles de fer du gantelet.

« Qu'il est drôle! » murmurait Danilo, qui s'amusait à ce manège.

A ce moment, il aperçut piquée au pourpoint du nain l'aiguille de la bergère, avec une autre.

« Approche, fillette, appela-t-il, reprends ton bien. »

De ses menottes adroites et fines, la bergère prit l'aiguille, non sans un peu de crainte, à la pensée que ce gnome rageur allait peut-être défendre son vol, la griffer, la mordre ou même s'accrocher à ses mains nues sans défense;


FELIX LORIOUX

mais il ne les toucha même pas, n'eut pas l'air de les voir, l'œil rivé sur le gantelet.

« Va-t'en, maintenant, drôle, » fit le Prince.

Dans un mouvement de rejet, comme on lance une pierre, il voulut le jeter dans le foin; mais il eut beau répéter son geste, secouer la main, il ne pouvait lui faire lâcher prise.

« Non, non, non, non! criait le gnome.

— A la fin, interrogea Danilo, que veux-tu? qui donc es-tu?

— Qui je suis? Je suis Aimantino, le génie de la mine. Ce que je veux? Je veux étreindre le fer que je vois, que j'approche. Une furie mystérieuse, une force irrésistible me font aimer ce métal; je le veux, il m'attire, il m'appelle, il faut que je le serre comme un fou, un enragé; quand il n'obéit pas à mon attirance, je vais à lui; l'aiguille de la bergère accourut et j'ai sauté sur ton épée. Le fer est mon ami.

— Seigneur, seigneur, mon aiguille, cria la bergerette.

— Eh bien! étourdie, qu'est-ce encore? Te la laisses-tu voler à nouveau?

— Non pas, maître, mais elle bouge, regardez : elle tourne entre mes doigts, on dirait qu'elle vit. »

Sur la paume de la main, l'aiguille, en effet, tournoyait, virevoltait; si, de son petit doigt, la fillette l'inclinait soit à droite, soit à gauche, vite la pointe en face revenait, oscillait, enfin s'arrêtait au même point.

Le gnome souriait, malicieux.

« Prince, fit-il, écoute; je veux t'apprendre ce que tu



cherches. La terre toujours blanche, la tour de cristal où la princesse Mandosine est captive, je vais te dire où elles sont. C'est là, tout droit, au Nord où la terre finit, où l'aiguille te guidera. C'est en vain que tu voudrais la faire obliquer à droite, à gauche, elle reviendrait vers le point que tu cherches, comme ta pensée et ta volonté y convergent. Suis-la, va tout droit vers le lieu qu'elle te montre de son doigt d'acier si fin, si pointu. Prends celle-ci que je te donne.

— Mais, quand viendra la nuit sans lune, comment pourrai-je me guider ?

— Prince, tu regarderas le ciel, je vais te montrer la belle étoile qui marque le chemin vers le royaume du Pôle. »

Ainsi le Prince reprit la route cette fois tracée; jour et nuit il galopait pour hâter la délivrance tant attendue par la princesse. Il vit peu à peu les terres devenir tristes, incultes, sauvages; la bise soufflait lugubre et glacée, mais le devoir soutenait Danilo.

Bientôt le sol devint dur et glissant sous les sabots du cheval; glacé, sans fleurs, sans herbe; enfin, un matin, le Prince poussa un cri de joie; une plaine toute blanche s'étalait devant lui.

Sous les pieds du cheval, le sol maintenant s'enfonçait doux comme une laine, chaque pas s'y marquait, et les naseaux de la bête lançaient deux jets de vapeur blanche. Enfin le Prince vit la tour devant lui : elle avait une forme étrange, pareille à quelque roc aigu, elle scintillait au soleil pâle et dans sa transparence on apercevait la Princesse prisonnière.

Danilo s'élança : deux étranges gardiens, deux gros ours blancs, avec des grognements inarticulés, se jetèrent sur lui pour l'étreindre de leurs bras; d'un revers d'épée, il les décapita; il arriva près de la tour. Il toucha alors la muraille claire de la pointe de l'aiguille, la muraille en deux se fendit tout à coup, la Princesse était délivrée.

En croupe, le prince Danilo la ramena en son royaume; pour la protéger contre la bise aiguë, il la couvrit de la dépouille des deux ours morts....

Leur union fut heureuse et leur noce merveilleuse.

TABLE

280-16 — Coulommiers. Imp. P. Brodard. — 10-16